

L'Initiation Traditionnelle

Numéro 2 de 2016

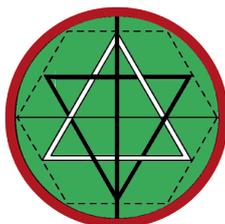
Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur les Mysticismes Européens) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

*Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme*



Les 7 péchés capitaux et les 4 dernières étapes humaines Par Jérôme Bosch (1450–1516)

En référence à l'article de Hector Launay « Vertus et vices : une petite histoire du bien et du mal »



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 2 de 2016
Avril, mai & juin 2016

L'Initiation Traditionnelle

7/2 résidence Marceau-Normandie
43, avenue Marceau
92400 Courbevoie

Téléphone (entre 9h et 18h) :
01 47 81 84 79

Courriel :
yvesfred.boisset@papus.info

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)
www.papus.info (site des amis de
la Revue L'Initiation)

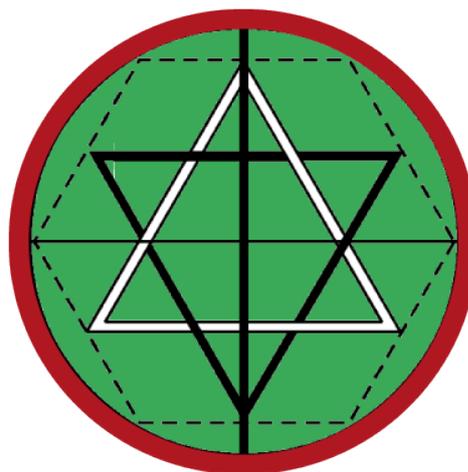
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Yves-Fred Boisset
Rédacteurs en chef adjoints :
Christine Tournier, Bruno Le Chaux
Rédactrice adjointe :
Marielle-Frédérique Turpaud

Les opinions émises dans les
articles que publie **L'Initiation
Traditionnelle** doivent être
considérées comme propres à leurs
auteurs et n'engagent que leur
responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne
répond pas des manuscrits
communiqués. Les manuscrits non
utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de
traduction et d'adaptation réservés
pour tous pays.



Sommaire du numéro 2 de 2016

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Editorial, par Yves-Fred Boisset	1
La Femme Initiatrice, par Jean-François Chauzeix	2
Surréalisme et Hermétisme, par Marie-Dominique Massoni	22
Vertus et Vices : une petite histoire du bien et du mal, par Hector Launay	34
Témoignage, par Robert Delafolie	47
A la découverte du mystère divin, par Marie-Gabrielle Janier	58
Raspoutine, agent de l'Allemagne ?, par Jean-Marie Fraisse	69
Art et Franc-Maçonnerie, par Florent Vanremortère	82
Les revues	91

Éditorial

« Posons sur notre temps des yeux d'éternité »

Nous sommes abreuvés d'information et, dans cette bousculade informative qui illustre bien l'éphémère de notre époque pour ne pas dire sa vanité, il devient bien ardu de démêler l'essentiel de l'anecdotique. Il est avant tout nécessaire de trier soigneusement les nouvelles (*news*, pour les néo-pédants, c'est-à-dire les *snoobs* en anglais aéroportuaire). Je me permets de vous indiquer la méthode que j'applique à propos de ce délicat exercice. Chaque fois qu'une nouvelle information me tombe sous les yeux ou entre les oreilles, je pose un pronostic, selon moi fondamental, quant à son éventuelle pérennité. Autrement dit, pourra-t-elle survivre au-delà de l'instant présent et, éventuellement, retenir l'attention critique des historiens et des chroniqueurs des temps à venir.

Sachant que l'actualité est à l'histoire ce que la photographie est au cinéma, soit un instantané qui sollicite l'émotion spontanée plutôt que le recul analytique, combien d'informations qui nous sont jetées en pâture jour après jour, heure après heure et, même, minute après minute, et que, faute du jugement lié à la réflexion, nous ingurgitons passivement jusqu'à l'indigestion ?

De toutes ces informations qui ne font que passer en courant, lesquelles portent en elles une vision sinon éternelle, du moins intergénérationnelle, autrement dit lesquelles pourront être utiles à nos descendants, si elles ne s'ensablent pas auparavant dans le désert culturel qui s'étend et se *mondialise* ?

J'ai voulu reprendre pour titre de cet éditorial la devise du journal que j'avais fondé en 1995 et que mon épouse et moi avons publié pendant vingt années. Il avait pour vocation d'accueillir auteurs et poètes engagés qui ont des choses à dire. Il s'intitulait « La Braïse et l'Étincelle ». On aura compris que la braïse, c'est le feu qui couve, le passé, le vécu et que l'étincelle, c'est, *a contrario*, le feu qui jaillit, l'avenir, l'inconnu.

Car, je reste convaincu que nous sommes tous un moment de l'éternité, un *instantané*, disais-je plus haut, et que nous ne pouvons pas apprécier notre court passage dans ce monde, *entre lange et suaire*, si nous réfutons la mémoire universelle ancestrale et si nous refusons de nous immerger dans l'inconnu à venir. Ce sont autant de leçons que nous ne pouvons pas mépriser. Nos âmes, plus légères que nos corps, arpentent librement aussi bien le passé que le futur. Écoutons-les en silence : elles ont tant de leçons à nous chuchoter !

*Yves-Fred Boisset,
rédacteur en chef.*

La Femme Initiatrice

par Jean-François CHAUZEIX

*Cet article est la reproduction d'une planche présentée dans une loge
maçonnique
comme en témoigne la présentation.
Nous savons que notre lectorat est, dans sa grande majorité,
au fait du fonctionnement des travaux présentés en loge
par les frères ou les sœurs.
L'intérêt de ce travail de loge nous a incité à le publier in extenso.
(NDLR).*

Le Vénérable Maître s'adresse ainsi au nouvel apprenti qui vient de vivre sa cérémonie de réception dans l'Ordre :

« Nos lois et la bienséance ne nous permettent pas d'admettre les femmes dans nos assemblées. Mais nous nous faisons un devoir d'honorer en elles la modestie et la vertu. C'est donc pour vous avertir du respect que tout homme doit à celles qui en sont dignes, que la loge vous présente ces gants de femme. Recevez-les au nom de l'Ordre pour celle que vous estimerez le plus. »

... et non pour celle que vous aimez le plus.

Ce ne sont donc pas seulement les règles de la bienséance qui interdisent la réception des femmes dans l'Ordre, ce sont avant tout nos lois. Autrement dit, le problème de la réception des femmes au Rite Ecossais Rectifié¹ ne se pose pas seulement au niveau des bonnes mœurs, mais en premier lieu au niveau de la structure organique et intrinsèque de l'Ordre.

Essayons donc de voir ce que cette injonction, trop rapidement jugée désuète, recouvre de fondamental. Car, comme vous le savez, rien de

¹ Régime maçonnique fondé en 1782 par Jean-Baptiste Willermoz.

notre rituel n'a été écrit au hasard ou simplement pour faire joli. Chaque phrase, chaque mot, est une porte d'entrée sur l'ésotérisme de notre rite.

- - - - -

Eh oui, tous les rayons du soleil sont frères, ceux qui brillaient hier, ceux qui brillent aujourd'hui et ceux qui brilleront demain. Faibles ou puissants, perdus dans la matière ou infinis dans l'azur, tous les rayons du soleil sont frères car issus d'une même source, d'un même père, d'un seul, avec lequel ils ne font qu'un.

"Deponens aliena, ascendit unus" nous dit le rituel du maître écossais rectifié, soit : *"Abandonne ce qui aliène, l'un s'élève."*

Mais si le père est la source, la source de l'eau vive, la mère est le puits qui permet de faire jaillir l'eau vive de la source.

L'eau vive, le puits... comme vous n'êtes pas des enfants de cœur, je ne vous fais pas un dessin, au-delà de l'allégorie vous voyez la fine allusion.

Par l'intermédiaire du puits, d'invisible l'eau devient visible. Le Verbe se fait chair au sein de la matrice féminine, au sein du Saint des Saints en quelque sorte.

La femme est l'interface entre l'invisible et le visible. Le « oui » de Marie à l'annonce de l'Archange Gabriel, n'est pas un oui de soumission, ni même un oui d'acceptation, c'est un oui d'adhésion au plan divin, mais une adhésion par abnégation.

Ne fais pas de la virginité de Marie Mère une affaire physique. Cette virginité, comparable à la vacuité des traditions spirituelles orientales, est une attitude de l'esprit qui suppose une pauvreté, un dénuement intérieur, un vide de soi-même pour laisser la place au divin, pour que le divin emplisse nos gestes, pour qu'il emplisse nos regards, pour qu'il emplisse nos paroles.

Ce vide intérieur est un vide d'accueil pour notre enfant intérieur. Notre enfant intérieur est notre vraie nature, notre nature originelle, profonde, qui est d'essence divine. C'est pour cela qu'il naît dans la virginité, ou la vacuité qui n'est pas un vide mais la véritable nature intrinsèque de toute chose. « *Laissez venir à moi les petits enfants, ne les empêchez pas, car le Royaume des cieux est pour ceux qui leur ressemblent.* » (Mathieu 19,14). Virginité, vacuité, sont le Royaume de l'Enfant Roi... Un royaume, il est vrai, qui n'est pas de ce monde.

Ce vide intérieur est un vide fertile et le Verbe issu de la conscience suprême, le Logos, Verbe de connaissance, est la parole fécondante de cette matrice génératrice du divin. Ce silence intérieur, imperméable aux activités du mental comme aux chahuts émotionnels, est le berceau de l'Être... « *Être éternel et infini qui a donné l'être à tout ce qui existe* » selon l'invocation d'ouverture de nos travaux. Puis : « *Je prescris, au nom de l'Ordre, le plus profond silence à tous les ouvriers* » dit le Vénéral Maître.

Parce que dans le plus profond silence de notre être, nous laissons l'Éternel naître en nous, alors nous pouvons naître à l'Éternel. Dès lors, c'est à juste titre que Maître Eckhart peut déclarer dans son sermon sur le détachement : « *Être vide de tout le créé, cela veut dire être plein de Dieu ; et être rempli du créé, cela veut dire être vide de Dieu.* »

Dans ce superbe élan de rétraction du moi dont Marie Mère est le modèle initiateur, c'est au sein de sa chair de femme que le Verbe se fait chair. Et au comble de son abnégation, elle verra la chair de sa chair suppliciée pour que le Verbe se fasse Esprit de Vérité et grand consolateur de la condition humaine. « *... il vaut mieux pour vous que je m'en aille, car si je ne m'en vais pas le consolateur ne viendra pas vers vous...* » (Jean 16,7)

Par cette même porte où le père est passé, le fils passera, d'abord dans le sens inverse du père, qui est le sens de la descente, de l'engendrement et de la création, puis ensuite dans le sens de la remontée quand le fils sera en capacité de devenir père à son tour.

Sur le plan des archétypes, la femme apparaît comme une matrice d'interface entre le monde non manifesté et le monde manifesté :

1) telle Ève dans le sens de la descente et de l'incarnation, en ce qui concerne Marie Mère lorsque le Verbe de vie se fait chair ;

2) telle Ève inversée dans le sens de la remontée et de la désincarnation, en ce qui concerne Marie de Magdala lorsque le Verbe de vie se fait Esprit Saint.

Dans la remontée, le Fils devient l'équivalent du Père, il ne fait qu'un avec lui. « ... *que tous soient un, comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous... qu'ils soient un comme nous sommes un : moi en eux et toi en moi, afin qu'ils soient parfaits dans l'unité...* » (Jean 17,21-23). Le rayon issu de sa source, le soleil, est revenu à sa source, le soleil, et n'a jamais été rien d'autre que du soleil tout le long de sa course à travers l'espace manifesté. Cet espace manifesté où la lumière originelle n'a jamais cessé de briller de tout son éclat mais en se reflétant sur les objets de la création, générant ainsi une myriade d'illusions qui égarent notre mental et nourrissent notre ego de vanités.

En reconnaissant le père au travers de son abnégation, du même coup la mère fait reconnaître au monde le fils du père. Elle engendre la filiation par une rétraction d'elle-même. C'est en cédant son nom de fille du père pour prendre le nom de l'homme qu'elle a choisi pour être le père de ses enfants que la femme formalise au travers de la cérémonie du mariage son pouvoir d'engendrer une filiation. Par sa volonté, la femme extrait l'homme de son médiocre statut de géniteur pour l'élever au statut de père. Autant pour la femme la maternité est une confirmation qui va de soi, autant pour l'homme la paternité est une révélation qui ne va pas de soi. La femme est bien pour l'homme une initiatrice puisqu'elle modifie sa stature sociale et qu'elle élève par là-même son niveau de conscience.

En l'occurrence, sans pour autant en avoir une vision forcément claire, la femme ne transmet pas seulement la vie, elle transmet également le sens de la vie, à savoir : « *mon enfant, tu viens du père et tu vas au père* »

que tu sois garçon ou fille, mais bien sûr différemment. Or, c'est cette différence qu'il me paraît fondamental de préserver pour ne pas perdre un peu plus le sens de la vie dans notre société actuelle tellement pauvre en spiritualité et si imbue de ses idéologies.

Dès lors, et c'est bien ce qui semble être la loi implicite de notre Ordre, la femme ne peut pas être Verbe et matrice du Verbe. Ainsi, parce que sa finalité est chevaleresque, le Rite Ecossais Rectifié ne peut être que masculin car c'est la femme qui fait passer l'homme de cavalier à chevalier, comme elle le fait passer de géniteur à père.

La femme peut sans doute être initiée, mais par des rituels qui lui sont propres, pas au travers d'un rituel masculin, conçu par des hommes pour des hommes, et où elle tient en filigrane un rôle d'initiatrice. Ce serait un contresens ésotérique, une dénaturation de notre rituel et un désespérant appauvrissement des superbes compétences initiatrices de la femme.

Oui, nous pouvons considérer que la femme ordinaire est la porte des hommes et que la femme initiée, autrement dit la muse, est la porte des dieux. C'est d'ailleurs sur cette intime conviction que Bernard de Clairvaux, rédacteur de la règle des Chevaliers du Temple, fondait son adoration pour Marie. Et, c'est probablement en raison de son influence, notoire à l'époque, que les majestueuses cathédrales nées de ce nouvel art gothique seront toutes dédiées à « Notre Dame » : Notre-Dame de Paris, Notre-Dame de Reims, Notre-Dame de Chartres, d'Amiens, de Strasbourg, etc.

Malgré elle ou, si je puis dire, à son corps défendant, la femme est un support de projection pour l'âme masculine, l'anima de l'homme (*cf. K.G. Jung*).

Au sortir de leur enfance, les jeunes femmes perçoivent bien comme le regard des hommes sur elles a changé. Elles découvrent, non sans étonnement et émotion, leur pouvoir de séduction sur les hommes.

Mais seules, en ce domaine, les femmes initiées connaissent leurs pouvoirs de magicienne par nature. Les autres, les non initiées, ne comprennent pas grand-chose aux comportements des hommes à leur égard. Alors elles jouent de leur pouvoir de séduction, sans vraiment comprendre toute la portée initiatique de leur envoûtement sur l'homme.

La femme est initiatrice dans la mesure où, de leur rencontre, l'homme charmé retire un changement de niveau de conscience, autant vers des plans inférieurs jusqu'à la corruption dans le vice, que vers des plans supérieurs jusqu'à des niveaux vertueux de pur absolu. Au travers de la femme l'homme expérimentera les plus grandes joies comme les plus grandes douleurs.

Dans sa longue conversation avec sa muse, rapportée dans un texte intitulé « Nuit d'octobre », le poète Alfred de Vigny aura cette superbe phrase : « *L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. Nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert* ».

Je vous renvoie donc au rapport de l'artiste à sa muse, à la fois inspiratrice et instigatrice de son dépassement dans l'œuvre de création. Cet envoûtement de l'artiste par sa muse est comparable au rapport du chevalier à sa Dame représentante de La Dame, la Sophia, qui canalise et bonifie la force brute masculine comme dans la célèbre rencontre entre Mars et Vénus ; une rencontre entre le guerrier, puissant et brutal, et l'amour qui l'apaise et l'élève. En apprenant l'amour courtois au guerrier, la Dame socialise l'homme et dresse verticalement son énergie masculine jusqu'à la félicité.

Ainsi, par sa capacité à charmer l'homme, la femme éveille puis capture la pulsion de vie masculine jusqu'à la faire se sublimer dans un acte de création et de procréation.

Écoutons à ce sujet, la première lettre de Guillaume Apollinaire à Louise :

« Vous ayant dit ce matin que je vous aimais, ma voisine d'hier soir, j'éprouve maintenant moins de gêne à vous

l'écrire. Je l'avais déjà senti dès ce déjeuner dans le vieux Nice où vos grands et beaux yeux de biche m'avaient tant troublé que je m'en étais allé aussi tôt que possible afin d'éviter le vertige qu'ils me donnaient.

C'est ce regard-là que je revois partout, plutôt que vos yeux de cette nuit dont mon souvenir retrouve surtout la forme et non le regard.

De cette nuit bénie j'ai avant tout gardé devant les yeux le souvenir de l'arc tendu d'une bouche entr'ouverte de petite fille, d'une bouche fraîche et rieuse, proférant les choses les plus raisonnables et les plus spirituelles avec un son de voix si enchanteur qu'avec l'effroi et le regret où nous jettent les souhaits impossibles je songeais qu'après d'une Louise comme vous, je n'eusse voulu être rien d'autre que Le Taciturne. ()*

Puissé-je encore toutefois entendre une voix dont le charme cause de si merveilleuses illusions !

Vingt-quatre heures se sont à peine écoulées depuis cet événement que déjà l'amour m'abaisse et m'exalte tour à tour si bas et si haut que je me demande si j'ai vraiment aimé jusqu'ici.

Et je vous aime avec un frisson si délicieusement pur que chaque fois que je me figure votre sourire, votre voix, votre regard tendre et moqueur, il me semble que, dussé-je ne plus vous revoir en personne, votre chère apparition liée à mon cerveau m'accompagnera désormais sans cesse.

Ainsi que vous pouvez voir, j'ai pris là, mais sans le vouloir, des précautions de désespéré, car après une minute vertigineuse d'espoir je n'espère plus rien sinon que vous permettiez à un poète qui vous aime plus que la vie de vous élire pour sa dame et se dire, ma voisine d'hier soir dont je baise les adorables mains, votre serviteur passionné. »

(*) Guillaume d'Orange dit Le Taciturne : « Point n'est besoin d'espérer pour entreprendre, ni de réussir pour persévérer. »

A une période de ma vie professionnelle j'organisais des chantiers d'insertion. Je me souviens de ce jeune homme turbulent aux multiples démêlés avec la police. Alors que je lui faisais observer combien je le trouvais assagi depuis quelque temps, il me confia qu'il s'était mis en ménage avec une gentille fille, que tous les deux ils s'aimaient, et qu'elle lui avait demandé s'il s'était imaginé devenir père. « *Tu comprends, maintenant il faut plus que je fasse le con* » me dit-il.

Le cavalier est un chevaucheur, géniteur impénitent, chasseur irréfléchi et inculte. À l'inverse, le chevalier est un homme d'honneur, sage et vertueux. Il est l'image de l'archétype paternel en devenir, capable de fonder une lignée spirituelle et charnelle au travers de la femme initiatrice. Le chevalier est le prototype du Prêtre-Roi qui lutte contre ses démons intérieurs et contre les forces extérieures du mal et du chaos qui déchirent et désorganisent le monde.

Le chevalier, homme sublimé, combat le cavalier, homme primaire et pulsionnel. Et c'est pour plaire à sa Dame, pour être son héros, que l'homme chevalier prend courage et livre ses plus glorieux combats.

Avant d'aspirer à régner, il sait qu'il devra admettre d'être mis à l'épreuve. Parce qu'il acceptera que son énergie masculine soit domestiquée par la femme, alors l'homme charmé pourra prétendre à dominer et à protéger. C'est ainsi que, dans la sphère des inconscients, se joue une partition harmonieuse et équilibrée entre l'homme courtisan et la femme courtisée.

Le plus souvent, les femmes restent difficiles à comprendre pour les hommes. Ils les trouvent plus émotionnelles que rationnelles. Elles veulent et en même temps elles ne veulent pas, vous diront-ils. Certes, le désir d'enfant pousse la femme vers l'homme. Mais les femmes ont conservé dans leur inconscient collectif féminin les traces inquiètes des accouchements difficiles. Dans une grossesse, la femme sait qu'elle engage sa vie autant que celle de l'enfant. Mère et enfant sont ainsi intrinsèquement liés leur vie durant. Nous portons tous sur notre ventre, en cet endroit appelé nombril, la marque indélébile de cette union

viscérale. L'homme reste un satellite de cette symbiose avec pour fonction d'éviter que cette étroite union ne devienne fusionnelle afin que l'enfant forge sa propre identité.

Dès lors, parce qu'elle connaît implicitement la responsabilité d'engendrer la vie et l'engagement que cela suppose, la femme initiée possède une conscience éveillée de cette danse nuptiale entre la chair pulsionnelle et l'esprit sublimant qui rapproche du divin. Là, réside l'intelligence innée de sa capacité à initier l'homme pour l'amener à devenir, sinon protecteur, du moins rassurant pour elle et pour sa progéniture, avant de l'introniser père de ses enfants.

L'homme apprendra de la femme qu'on ne pénètre pas dans le Saint des Saints par effraction. Le viol de la femme désirée serait une profanation du sacré. Face aux hésitations de la femme, les parades nuptiales de l'homme courtois reflètent son acceptation à se sublimer. Ce rituel fait de postures élégantes et de quelques suppliques est un préalable indispensable avant qu'il soit éventuellement autorisé par la dame à pénétrer l'espace sacré de la divine félicité.

Nous le savons, la découverte est le fil d'Ariane de l'initiation, jusqu'à l'ultime révélation de la lumière incréée, la lumière de la transfiguration du Mont Thabor, qui participe, sinon de l'essence, du moins de l'énergie divine. Mais autant pour l'homme ces découvertes successives me paraissent passer par une conquête de sagesse sur lui-même, autant pour la femme les découvertes initiatrices me semblent davantage être le résultat d'une abnégation, d'une rétraction progressive d'elle-même, afin de développer sa fonction matricielle.

Au-delà de Marie Mère et de Marie de Magdala, on voit dans les Évangiles toutes ces images de femmes qui permettent au Verbe de se révéler en ce monde physique : la Samaritaine (*Jean 4, 5-39*), la Cananéenne (*Matthieu 15, 21-28*), la Pécheresse (*Jean 12, 1-8*)...

Le Christ, le Logos, se réalise avec force au travers de ses rencontres féminines qui socialisent et humanisent la puissance du message. Elles le

répandent dans un langage accessible à tous. La puissance fécondante du Verbe créateur est humanisée, socialisée, accessible même aux enfants, car qui mieux que la femme sait parler aux enfants ? Et les hommes ignorants sont comme des enfants incultes qui ne savent ni lire ni écrire.

Le verbe naît dans une grotte, allégorie féminine par excellence, où sont présentes les gamètes mâles : Joseph accompagné du bœuf (*la force*) et les gamètes femelles : Marie accompagnée de l'âne (*la sagesse*). Le verbe naît sur la paille dorée, allégorie de la lumière légère et rayonnante... et de la simplicité : « *Heureux les simples en esprit* (ou les cœurs simples... et non les simples d'esprit), *le Royaume des Cieux leur appartient.* » (Matthieu 5,3).

Pour diffuser l'universalité de son message, Jésus choisit de rencontrer une femme, la Samaritaine, près d'un puits : encore une allégorie, ô combien féminine (*Jean 4, 5-39*) : « *Ce n'est ni sur cette montagne, ni à Jérusalem qu'il faut adorer l'Éternel, mais en Esprit et en Vérité.* » dira le Christ à la Samaritaine, une femme, et qui plus est une mécréante pour le peuple juif, tout comme la Cananéenne d'ailleurs.

Tel Adam, le Christ naît à la vie physique dans la terre (*dans une grotte*) et il renaît à la vie spirituelle dans la terre (*dans un tombeau*). Les graines germent dans la terre. Grotte et tombeau sont deux matrices, deux utérus, et dans les deux cas, le témoin de premier plan est une femme choisie par l'Éternel. D'abord Marie Mère, puis Marie de Magdala, premier témoin de la résurrection et apôtre femme des apôtres hommes. Car en effet, le Christ ressuscité n'apparaîtra aux hommes que dans un second temps, venant en cela conforter la bonne nouvelle révélée par la femme (*Jean 20, 11-18*). La femme, initiée en premier aux mystères, devient l'initiatrice de l'homme. Les femmes sont les actrices de premier plan de la création. Les hommes sont au second plan et prennent leur statut de père par l'intercession de la femme mère.

Pour que l'annonce du Messie se réalise, il faut que la tête du prédicateur, celui qui entend, voit et parle avec force, roule dans le cachot, telle la tête de Jean le Baptiste. La parole, avec toute son énergie,

est ainsi semée dans la terre, dans l'utérus du cachot. Or, ce sont deux femmes qui en sont les instigatrices : la vieille, Hérodiade la mère, initiant la jeune ; Salomé la fille, aux mystères et à la puissance envoutante de la féminité qui parvient par ses charmes à dompter l'énergie masculine, celle d'Hérode comme celle de Jean, pour la commuer en une élévation spirituelle (*Marc 6,14-29*).

La tête a roulé, la graine est semée, alors l'épi contenant la nouvelle graine pourra éclater en pleine lumière dans la verticalité généreuse de la croix fichée sur le crâne (Golgotha) d'Adam. *"Tout comme Moïse a élevé le serpent au désert, ainsi faut-il que soit élevé le Fils de l'Homme, afin que tout homme qui croit en lui ait la vie éternelle."* (Jean 3:14-15 / Nombres 21:4-9).

Les femmes m'apparaissent comme les semeuses des évolutions du monde. Sans cesse elles offrent à l'homme l'occasion de se redresser et de s'élever jusqu'à se sublimer. À elles de s'initier, par des voies qui leurs sont propres, pour devenir des initiatrices accomplies, des muses libres et non soumises aux modèles masculins.

Le sujet n'est pas épuisé, mais voilà au moins quelques pistes de réflexion et de recherche à développer.

Et pour finir, voici quelques illustrations de saint Georges, le Saint Patron des chevaliers. À cheval, il terrasse, mais ne tue pas, le dragon, sous les yeux attentifs de la Dame, son premier et principal supporter.

Comme on le sait, le dragon symbolise les puissances néfastes du monde d'en bas que saint Georges soumet aux puissances du monde d'en haut par le biais de sa lance. Il lutte à cheval, c'est-à-dire dans l'horizontalité. La lance de saint Georges, verticale, est comparable au caducée d'Hermès. Le tout figure une croix, et au pied de la croix, une nouvelle fois le premier témoin de la révélation de la victoire de l'esprit sur la matière est une femme.

Le dragon est terrassé mais non tué, car la matière recèle sa propre énergie qu'il ne s'agit pas d'anéantir mais de sublimer. La matière aussi est une création divine.

La lutte entre saint Georges et le dragon se situe loin du monde des hommes ordinaires et de la multitude, symbolisé au loin par la ville ou le château. Or, le Christ aussi s'est isolé au désert quarante jours durant lesquels il a lutté avec Satan, le tentateur.

Onu observeras enfin que les couleurs de saint Georges sont les mêmes que celles de l'Agnus Dei, une croix rouge sur fond blanc, autrement dit la charité imprimée et centrée sur la foi.

Il paraît que les jeunes filles font des rêves de prince charmant. Mais, même si cela se sait moins, quel est le garçon qui, enfant, n'a pas rêvé d'être un preux chevalier, pour sa maman tout d'abord, puis pour une princesse dont il sera le héros ?

Certainement, les femmes peuvent être initiées, mais pas au travers de rites qui ont été pensés et conçus par et pour des hommes. Ce serait les atrophier et priver le monde de leur pleine compétence. Les femmes doivent s'épanouir spirituellement pour elles-mêmes et par elles-mêmes, au travers de rites qui leur sont propres et en essayant de trouver dans les traditions ancestrales des mythes et des archétypes qui leur correspondent : Ève, Marie Mère, Marie de Magdala, Sophia, Gaïa, Eurydice, Déméter, Perséphone, Rhéa, Aphrodite, Artémis, Isis, Ishtar, Cybèle, Epona, etc. Les sources d'inspiration ne manquent pas.

Et puis, la renommée du Roi Salomon aurait-elle était aussi grande si la sagesse de ce roi n'avait été éprouvée par une femme, en l'occurrence la Reine de Saba ?

Le Cantique des Cantiques, autrement appelé Chant de Salomon, illustre, ô combien, la quête spirituelle au travers de la femme. Mais plutôt qu'au

Cantique des Cantiques, c'est encore une fois au lyrisme amoureux de Guillaume Apollinaire que je fais appel pour illustrer mon propos :

*Mon Lou je veux te parler maintenant de l'Amour
Il monte dans mon cœur comme le soleil sur le jour
Et le soleil agite ses rayons comme des fouets
Pour activer nos âmes et les lier
Mon amour c'est seulement ton bonheur
Et ton bonheur c'est seulement ma volonté
Ton amour doit être passionné de douleur
Ma volonté se confond avec ton désir et ta beauté
Ah ! Ah ! Te revoilà devant moi toute nue
Captive adorée toi la dernière venue
Tes seins ont le goût pâle des kakis et des figes de
barbarie
Hanches fruits confis je les aime ma chérie
L'écume de la mer dont naquit la déesse
Evoque celle-là qui naît de ma caresse
Si tu marches Splendeur tes yeux ont le luisant
D'un sabre au doux regard prêt à se teindre de sang
Si tu te couches Douceur tu deviens mon orgie
Et le mets savoureux de notre liturgie
Si tu te courbes Ardeur comme une flamme au vent
Des atteintes du feu jamais rien n'est décevant
Je flambe dans ta flamme et suis de ton amour
Le phénix qui se meurt et renaît chaque jour*

- - - - -

Observez bien l'enfant assis sur les genoux des vierges noires comme sur un trône de sagesse. En fait, il ne s'agit pas d'un enfant. Il s'agit d'un homme jeune, en plus petit que la femme, autrement dit un homme en devenir soutenu par la femme, mais aussi guidé par ses grandes mains. Certes, l'homme est positionné en avant, il est en premier plan, mais ses pieds nus rappellent qu'il doit progresser avec humilité.

À l'instar d'Isis reconstruisant Osiris, le père, puis allaitant Horus, le fils, ces statuettes romanes dont l'inspiration est issue du fond des âges, nous initient à la compréhension de l'assise archétypale de l'humanité véhiculée au travers des grands mythes fondateurs des diverses civilisations. Dans le domaine immatériel de l'absolu, il n'y a pas de différenciation. La différenciation bipolaire est la caractéristique de la relativité du monde manifesté. Ainsi, le socle de notre humanité repose sur l'archétype d'une complémentarité intrinsèque entre femme et homme où les fonctions et les rôles relatifs ne sont pas interchangeables, sauf à prendre le risque d'une confusion mentale collective à peu près équivalente à confondre la nuit et le jour, le sec et l'humide, le chaud et le froid, le haut et le bas, etc.

L'enfant du père fait la femme mère et la femme mère fait l'homme père. Plus succinctement, l'enfant fait la femme et la femme fait l'homme ; et ce avec une efficacité d'autant plus certaine que cette osmose se nourrit d'un amour généreux où les différences entre homme et femme ne sont pas perçues sous l'angle réducteur et manichéen d'une hiérarchisation, mais vécues plus subtilement comme une fertile complémentarité.

Considérez maintenant le Christ en gloire des représentations médiévales. Il est dans la même position que le jeune homme assis sur les genoux des vierges noires. Il bénit de la main droite, active, et tient le livre fermé de la connaissance ésotérique de la main gauche, passive.

Cependant, une mandorle a été substituée à la Vierge. Certes, cette mandorle peut représenter la luminescence de la transfiguration, mais, à mon sens, elle symbolise surtout ce vide intérieur, ce vide fertile, dont je parlais au début de mon propos et dont la virginité de Marie Mère, comme la foi de Marie de Magdala, sont les archétypes.

Inlassablement, depuis des siècles, cette allégorie, gravée dans la pierre au fronton de nos églises, nous invite à cultiver un vide d'accueil intérieur pour qu'au sein de notre parfaite vacuité, ou virginité, puisse s'opérer la gestation du Logos. Ainsi, prenant forme progressivement à force de patience et de persévérance, le Verbe de connaissance, livre

fermé, pourra se manifester au monde en tant que paroles de vérité, livre ouvert.

Assurément, même si elles n'en ont pas une conscience claire, les femmes véhiculent par nature l'archétype de l'interface entre monde invisible et monde visible.

Voyez donc, ô fils de la lumière, comme cette mandorle à l'ovale si particulier figure parfaitement une matrice, autrement dit un utérus et même une vulve. Oui, une vulve telle une porte sur l'invisible d'où le Christ en majesté surgit. D'aucuns auront ici à l'esprit le fameux tableau de Gustave Courbet : « L'origine du monde ».

La reconstruction du temple détruit, qui suppose d'une part l'établissement d'une cité et d'autre part les ravages de la guerre, n'est-elle pas un mythe typiquement masculin ? Si la femme a besoin d'un temple, non pas à reconstruire mais à préserver, n'est-ce pas la nature dans son ensemble ? Cette mère nature qu'il lui reviendrait de préserver, justement, de la sauvagerie, de la convoitise et de la cupidité des hommes trop enclins à vouloir la soumettre jusqu'à la saccager ? Parce qu'à l'instar de la nature, la femme détient en elle le secret des petits et grands mystères de la vie et de la mort, n'est-elle pas spontanément prédisposée à communier avec notre Terre-Mère féconde, nourricière et tellement initiatrice ?

Les femmes ont-elles intérêt à se calquer sur des modèles masculins ? Y avons-nous, hommes et femmes, intérêt ? Le monde en général y a-t-il intérêt ? Vraiment, je ne le crois pas.

Le Rite Ecossais Rectifié est opérant en raison de sa propre cohérence interne, en raison de ses lois qui lui donnent cette capacité intrinsèque de transmutation et d'élévation de la conscience masculine. Je ne pense pas qu'on puisse, sans dommage, faire varier arbitrairement, au gré des modes idéologiques, sa vocation initiatique dont l'essence ésotérique est pluriséculaire.



Je pourrais arrêter ici mon exposé. Mais, si vous voulez bien me consacrer encore quelques minutes d'attention et m'accorder la faiblesse de croire que Dieu est amour, alors c'est au travers de quelques lignes empruntées à Maurice Zundel que, pour terminer, je montrerai la puissance initiatique des femmes dont l'abnégation de Marie Mère et de Marie de Magdala sont des archétypes. Écoutons Maurice Zundel² :

« Le mal a parfois de tel proportions qu'il est absolument intolérable et que pour le comprendre il faut lui donner des dimensions, des dimensions proprement divines.

Et c'est cela que veut dire la croix : le mal peut avoir des proportions divines.

Le mal est finalement le mal de Dieu : dans le mal c'est Dieu qui a mal et c'est pourquoi le mal est si terrible. Mais si c'est Dieu qui a mal dans le mal, au cœur du mal il y a donc cet amour qui ne cessera jamais de nous accompagner et de partager notre sort.

Davantage, il sera frappé avant nous, en nous et pour nous.

Comment cela est-il possible ?

Mais cela est possible, cela apparaît possible immédiatement dès qu'on se souvient de l'amour des mères !

Une mère humaine est capable de cette identification ; une mère humaine peut souffrir dans son enfant, plus que son enfant, et pour son enfant.

Une mère en pleine santé peut vivre la maladie, peut vivre l'agonie de son enfant plus douloureusement que lui-même en raison même de cette identification d'amour, dont son amour est capable !

Comment voulez-vous que l'amour de Dieu soit moins maternel que l'amour d'une mère ? »

Ici s'arrête un point de vue d'homme. Parole aux femmes maintenant.

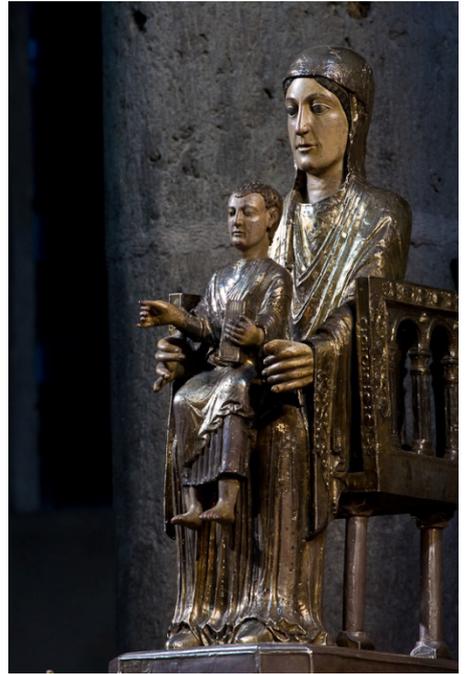
² Maurice Zundel (1897-1975), prêtre et théologien catholique suisse.

Saint Georges terrassant le dragon

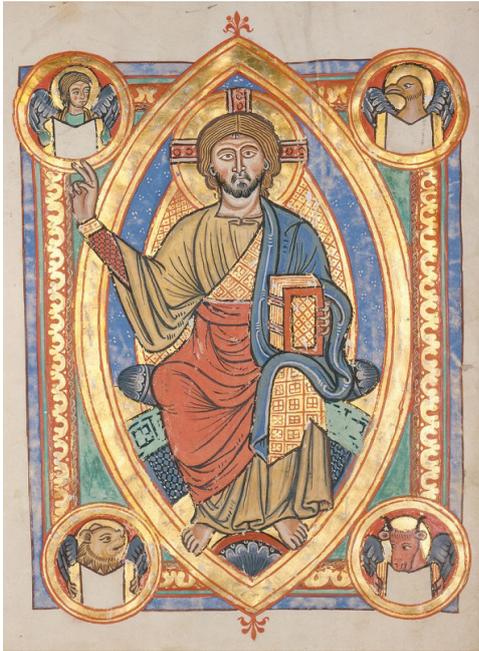




Les vierges noires



Les mandorles



Par Marie-Dominique Massoni

Il suffit de lire certains titres d'œuvres surréalistes : *Lettre aux voyantes*, *Arcane 17*, *L'Art magique*, pour André Breton, par exemple, ou voir comment le peintre Jorge Camacho unit dans son itinéraire créateur l'alchimie, à laquelle il a consacré quelques livres, et la peinture (René Alleau ou Bernard Roger ont préfacé certaines de ses expositions) pour voir comment au fil des ans les liens du surréalisme et de l'hermétisme n'ont cessé de se confirmer. Une galerie dédiée au surréalisme et animée par André Breton s'appelle « À l'étoile scellée ». Une revue paraissant dans les années cinquante s'appela *Médium* (1952). Une faillit s'appeler *Supérieur inconnu*, et Sarane Alexandrian, ancien surréaliste a retrouvé son ancienne idée pour la revue qu'il dirige aujourd'hui. Il ne s'agit pas là de caprice d'artiste, pas plus que de saupoudrer d'un peu de poudre de perlimpinpin, une création que la critique qualifie le plus souvent, avec mépris, de brocante. La constante dans le mouvement surréaliste est de contribuer à ce que l'homme se libère de ses carcans afin de libérer les pouvoirs de son esprit.

Un point de départ : l'automatisme

Cette exigence intérieure s'affirme dès les premières expériences d'écriture automatique. Elle va aussi bien les mener à des choix politiques radicaux, à un vif intérêt pour les découvertes de Freud, qu'aux créations d'artistes spontanés ou de civilisations dites « primitives ». C'est elle aussi qui mène leur approche des textes de la tradition hermétiste ; certains d'entre eux en viennent à une pratique passagère ou continue dans certains de ses domaines. Astrologie, tarots, alchimie, mais aussi géographie sidérale sont liés à une approche analogique du monde qui est le fondement de l'image poétique.

Chirico disait qu'il ne pouvait peindre que « surpris » par certaines dispositions des choses. Là tenait selon lui l'énigme. Ainsi opère le rêve «

c'est, en même temps ce n'est pas, la même personne ». Dans cet infime décalage, pour peu qu'on ait quelque vigilance, s'engouffre parfois l'univers.

L'époque dite des « sommeils » (débutant en 1922), plus de trois ans après les premières expériences d'écriture automatique, voit Robert Desnos « emprunter » ou transmettre les propos de Rrose Sélavy, c'est-à-dire de Marcel Duchamp qu'il ne connaît pas. Ces expériences sont liées à la vogue de la métapsychique, mais selon Picabia l'intérêt des expériences spirites serait d'aller non du côté de la communication avec les morts, « mais dans l'autre sens, (vers le) début de la matière ». Jamais les surréalistes n'adoptent le point de vue spirite. De cette époque naît le sens profond du « surréalisme » défini dans le premier manifeste comme « automatisme psychique » et qui n'est pas lié à une quelconque pratique littéraire. « Dictée magique » qu'il faut savoir capter quand elle monte et qui peut connaître de longues périodes de tarissement.



Cercle des Surréalistes

« Rappelons que l'idée du surréalisme tend simplement à la récupération totale de notre force psychique ».

De la réalisation du désir dans le rêve naît le courage d'assumer la pensée magique dans la vie humaine » lit-on des années plus tard dans la « Plate-forme de Prague » (1968).

« La Lettre aux voyantes » (1925) d'André Breton vient après des expériences menées par des scientifiques qui prouvèrent que ces voyances étaient non probantes. Il ne s'agit pas pour lui de vérifier les preuves de la validité de ce que disent les voyantes, mais de sauver la magie qu'elles détiennent « de nous faire confondre le fait accomplissable et le fait accompli ». Ainsi deux d'entre elles lui ayant prédit qu'il irait en Chine en 1931, André Breton note « on dirait que des portes s'ouvrent en Orient, que l'écho d'une agitation enveloppante me parvient, qu'un souffle qui pourrait bien être celui de la Liberté, fait tout à

coup résonner la vieille caisse de l'Europe sur laquelle je m'étais endormi
».



Antonin Artaud

En 1926 Antonin Artaud publie « Lettre à la voyante », celle dont il attend le salut (voir RS n°8). Il dit qu'il veut conserver « les relations magiques avec tous les degrés du magnétisme universel » et cela passe pour lui par la parole, le langage, « révélateur de la matière ». Nous voyons bien ici se dessiner fortement la quête de la materia prima et de l'acrostiche VITRIOL que nous connaissons si bien.



« **Qui suis-je ?** Si par exception je m'en rapportais à un adage : en effet pourquoi tout ne reviendrait-il pas à savoir qui je « hante » ? Je dois avouer que ce dernier mot m'égare, tendant à établir entre certains êtres et moi des rapports plus singuliers, moins évitables, plus troublants que je ne pensais. Il dit beaucoup plus qu'il ne veut dire, il me fait jouer de mon vivant le rôle d'un fantôme, évidemment il fait allusion à ce qu'il a fallu que je cessasse d'être, pour être qui je suis. » Ainsi commence Nadja publié en 1928. A partir du double sens du mot « hanter » André Breton met en abîme la question de l'être dans la dialectique subjectivité, objectivité.

Cette sensibilité extrême aux liens de l'homme avec ce que d'ordinaire il ne sait pas voir permet aux surréalistes de mettre en doute ce que le rationalisme mécaniste impose comme vrai. Découvrant dans leur vie l'importance des prémonitions, des hasards objectifs, ils vont tout naturellement se retrouver sur les chemins foulés avant eux par les romantiques allemands, Novalis et Achim d'Arnim entre autres, par Hugo ou par Nerval.

« Nous sommes en relation avec toutes les parties de l'univers ainsi qu'avec l'avenir et le passé. Il dépend de la direction et de la durée de notre attention que nous établissions tel rapport prédominant qui nous paraît particulièrement important et efficace ». Novalis

L'objet surréaliste est tout entier création d'art magique car il « tend à introduire une conception augurale de l'existence chez ceux qui la créent ». Hasard objectif, voyance, prémonition (l'accident où Brauner perdit son œil et qu'il peignit des années plus tôt par exemple), intersigne : le poète est porteur de feu. Dans la « Lettre aux voyantes » nous lisons ainsi :

« Il y a des gens qui prétendent que la guerre leur a appris quelque chose ; ils sont tout de même moins avancés que moi, qui sais ce que me réserve l'année 1939 ».

Cette « parcelle de voyance » que détiennent les poètes est selon lui sensiblement de la même nature que la leur. « Ce qui est dit sera par la seule vertu du langage » dit-il encore.



André Breton

« Nous sommes à la recherche, nous sommes sur la trace d'une vérité morale dont le moins qu'on puisse en dire est qu'elle nous interdit d'agir avec circonspection ». André Breton

Contraints à l'exil par la guerre, plusieurs surréalistes vont aller à la rencontre d'autres civilisations. André Breton assiste à des rites vaudou grâce à Pierre Mabille, à des rites hopis quand il est aux États-Unis, tout en demandant au peintre Seligmann féru d'héraldique et d'alchimie de multiples renseignements sur ceux de l'Égypte ancienne. Il écrit alors *Arcane 17*, croisement de ses réflexions et de sa vie après sa rencontre avec Elsa. « Ma seule étoile vit » écrit-il en opposition au *Desdichado* de Nerval. Mélusine devient la figure mythique majeure de cette œuvre où d'autres grandes images féminines sont convoquées face à l'horreur de la guerre. Le poète reprend ici ce qu'il tient d'Eliphas Levi à propos de ce qui se disait à Eleusis au nouvel initié, à savoir « Osiris est un Dieu noir ».

La femme

Si pour les surréalistes, la femme n'est pas « l'avenir de l'homme » comme le prétendit Aragon, qui n'était pas à une affirmation démagogique près, la femme est la suprême initiatrice, car dans l'amour c'est elle qui guide l'homme dans la forêt des signes.

De la beauté, André Breton dit qu'elle est « érotique voilée ». On ne peut que penser à Isis, comme on pense à Elsa (Canseliet en fit remarquer l'anagramme : sel y a), à Mélusine. Nadja se représentait comme une sirène, Jacqueline est l'ondine de *l'Amour fou*. Chaque femme essentielle va être une sorte de Mercure, comme la Béatrice de Dante, mais c'est à l'échelle de la vie de chacun qu'elle intervient comme révélatrice de la magie du monde. L'intuition qu'il eut de son devenir dans le poème écrit en 1923 « Tournesol » se découvre une nuit de promenade avec celle qu'il appelle l'ondine, onze ans plus tard, quand il traverse les Halles, passe devant la Tour Saint-Jacques, dont il avait dit

*« A Paris la tour Saint-Jacques chancelante
Pareille à un tournesol ».*

Fleur et réactif coloré, le tournesol révèle au poète (entre autres) l'importance en lui des cycles solaires.

Dans la *Nuit du Tournesol* (fin mai 1934) dans sa promenade avec Jacqueline Lamba, il part du cimetière nord (Montmartre). Ils descendent par la rue du Faubourg Poissonnière jusqu'aux Halles, passent vers l'ancien cimetière des innocents où Flamel avait fait peindre une fresque représentant le massacre des Innocents. De là ils vont à la Tour Saint-Jacques et finiront leur périple à la Maternité (vers Port Royal). Cet itinéraire amoureux est en tout point marqué au sceau de l'initiation amoureuse en son lien avec l'hermétisme, et le passage par deux fois en des lieux liés à la mort, étapes que nous concevons aisément. André Breton note ce qu'il vit chemin faisant et comment il se dépouille du vieil homme. « Que ce rideau d'ombres s'écarte et que je me laisse conduire sans crainte vers la lumière ! Tourne, sol, et toi grande nuit, chasse de mon cœur tout ce qui n'est pas la foi en mon étoile nouvelle ! »

Ils appellent leur fille « AUBE », et ce prénom fort en associations poétiques et symboliques lui a été désigné par « une main merveilleuse et intrahissable », lui montrant une plaque bleu ciel où il lit « les aubes », à l'époque de Nadja. Dans « la nuit du Tournesol », il évoque « l'ambassadrice du salpêtre ». On pourrait ainsi multiplier les exemples où les images du sel et du mercure, comme celle du soufre sont intimement liées à l'expression de ce qui est vécu.

Dans son *Anthologie de l'amour sublime* Benjamin Péret évoque bien entendu Novalis et aussi Juliette Drouet. Évoquant le « sens suprême » de la notion de « proportion », André Breton évoque une promenade quotidienne de Hugo et Juliette Drouet, âgés. Chaque jour, passant devant la même porte il lui disait « porte cavalière, madame » et elle lui répondait « porte piétonne, monsieur » ; puis devant deux arbres entrelaçant leurs branches il disait « Philémon et Baucis » et elle ne répondait pas. Miroir double de sa force et de sa faiblesse, et du double foyer, où selon André Breton la merveille vient de la magnifique réponse de Juliette. Il attire l'attention de chacun sur ce qui dans la ténuité, a minima pourrait-on dire va porter une œuvre.

La puissance du féminin se lit dans toutes les créations surréalistes, car il s'agit d'œuvrer à un double objectif : d'une part espérer que la femme puisse prendre tout l'espace de cette parole que le patriarcat lui a si longtemps interdite (et Benjamin Péret le dit avant les féministes), d'autre part libérer le féminin chez l'homme, c'est-à-dire sa sensibilité, et ce que Durand qualifie de régime nocturne de l'imaginaire. En cela aussi le surréalisme est le continuateur de l'ésotérisme romantique.

Masson fait un portrait de son ami : bicéphale, à la jointure des deux têtes un sexe de femme contenant des visages, au-dessus, l'étoile à cinq branches.

« L'étoile ici retrouvée est celle du grand matin, qui tendait à éclipser les autres astres de la fenêtre. Elle me livre le secret de sa structure, m'explique pourquoi elle compte deux fois plus de branches qu'eux, pourquoi ces branches sont de feu rouge et jaune, comme s'il s'agissait de deux étoiles conjointes aux rayons alternés. Elle est faite de l'unité même de ces deux mystères : l'amour appelé à renaître de la perte de l'objet de l'amour et ne s'élevant qu'alors à sa pleine conscience, à sa totale dignité ; la liberté vouée à ne se bien connaître et à ne s'exalter qu'au prix de sa privation même ». (Arcane 17 est écrit à l'automne 1944).

Et l'acacia est trois fois nommé dans Arcane 17 jusqu'en fin d'ouvrage (p.102).

« L'acacia reverdi a réintégré la figure primitive tandis qu'en moi le mythe splendide démêle peu à peu les courbes de sa signification d'abord si complexe sur les différents plans ».

« Une activité dont le champ véritable m'est tout à fait inconnu » avait écrit André Breton dans Nadja (p. 647). Ce champ véritable, ce champ d'étoiles se dégage au fil des ans dans une relation au temps qu'il signifiera jusque dans le « Je cherche l'or du temps » inscrit sur sa tombe.



André Breton et Paul Éluard

Attirant l'attention sur l'analogie de but entre les recherches surréalistes et celles de l'alchimie, les surréalistes font le lien entre pierre philosophale et cette « revanche éclatante » que peut prendre l'imagination. La poésie comme l'érotisme de l'alchimie ne peuvent que séduire les surréalistes.

Quand André Breton et Paul Éluard sont allés à Prague la première fois (dans les années 30) ils ont été fascinés par « le château étoilé » « construit à flanc de précipice en pierre philosophale ». Des origines jusqu'à nos jours le surréalisme tchèque est tout imprégné de cette ville où l'hermétisme a laissé trace dans de multiples rues de la vieille ville (Staromeska), de Malastrana (chère à Apollinaire) ou du quartier du Château. On dit même que Faust y habita. Mozart s'y trouvait mieux qu'à Vienne. Les surréalistes y furent et y sont fascinés par l'époque de Rodolphe II et l'effervescence intellectuelle qui y régnait (Arcimboldo, Kepler, Fludd, Tycho Brahe y passèrent). Parmi les œuvres récemment présentées par les surréalistes tchèques actuels, notons ainsi une interprétation picturale du *Mutus Liber* par Eva Švankmajerová, un travail sur la kabbale hébraïque par le peintre slovaque Karol Baron. Dans la fin des années 90, ils participent à une exposition intitulée *Opus Magnum* que l'un d'entre eux, Martin Stejskal, organise et qui vise à montrer les trésors de l'hermétisme dans le patrimoine tchèque et pas seulement à l'époque de Rodolphe II. Des décors de films de Jan Švankmajer sont au sous-sol, voisinant un laboratoire alchimique reconstitué par celui-ci tandis qu'au deuxième étage on peut en voir un autre, une interprétation en céramique de l'œuvre en ses phases, revue par l'humour mystificateur du plasticien dans une installation où sont pourtant analogiquement respectées les diverses phases. Des traductions en tchèque de textes d'Aléou ou de Fulcanelli sont aussi l'œuvre de surréalistes tchèques ou à l'initiative de membres de la petite société *Universalia* qui fut liée à ses origines au courant martiniste.

« Alchimie du verbe », André Breton rappelle que ces mots « demandent à être pris au pied de la lettre ». Si l'alchimiste est pour les surréalistes d'abord un contestataire de l'ordre religieux et social quelques fois, il lui faut de toute façon une révolte ontologique pugnace pour se colleter à une autre attitude de pensée que celle imposée par les divers milieux où il gravite. Révolte contre les limites de l'homme, refus de se satisfaire d'un horizon où le merveilleux est hors-jeu, les poètes ont évidemment partie liée avec ce qu'on appelle la pensée traditionnelle qui peut alors se révéler dans ses liens consubstantiels avec l'insoumission. Un numéro de la revue *Analogon* met en valeur cette dimension que René Alleau soulignait lors de son allocution autour d'Hermès Trismégiste lors d'une table ronde à laquelle participait Eugène Canseliet.

Défier le rationalisme n'est refuser ni le réel, ni le rationnel, c'est mettre à jour dans la dialectique raison/imagination ce que Bachelard appela le « surrationnel », en utilisant les outils de la dialectique selon Hegel, et selon Lupasco. Au-delà de l'immédiateté des sens (qu'ils soient physiologiques ou mentaux), le poète ou le peintre sont des révélateurs d'images. « Chaque artiste doit reprendre seul la poursuite de la Toison d'or. »

Signe ascendant et éthique

Toujours à la recherche de « ce point de l'esprit où le haut et le bas (...) cessent d'être perçus contradictoirement », André Breton met l'accent sur ce qu'une image poétique doit avoir d'ascendant pour n'être pas qu'une plate métaphore. Ascendante, elle doit être comme ce signe qui marque l'orient de notre naissance, cet instant où l'air envahit nos poumons, où nous changeons de plan d'existence. C'est toute l'exigence de cette force de vie qui doit s'engouffrer dans l'image, le poète ne doit jamais démeriter de la poésie qui est voyance, prophétie, et que l'on peut rencontrer dans tous les plans de la vie humaine, et pas seulement dans le poème qui n'est souvent que versification « aboli bibelot d'inanité sonore » comme l'écrivit Mallarmé.

« Les moyens mis par le surréalisme à la disposition de l'activité imaginaire exigent en contrepartie un engagement moral exemplaire (...) il s'agit là d'un véritable pacte avec l'inconnu et le non mesuré, pacte dont les modalités peuvent varier d'un esprit à l'autre, mais qui n'est pas moins largement comparable au serment des initiés. » André Breton, L'Art magique.

« L'art magique » L'expression en est reprise à Novalis.

Surréalistes et hermétistes

Si l'on remarque très tôt l'attrance des surréalistes pour les connaissances traditionnelles, et si leurs lectures le confirment, les échanges ne s'établissent pas tout de suite. Dès les années 20, ils lisent Guénon, et probablement Ossendovski et Saint-Yves d'Alveydre. Mais Guénon ne les juge guère sérieux, et sans doute les options politiques de celui-ci, comme son rejet de la psychanalyse, vont-elles empêcher toute relation. Dans la série d'Entretiens qu'il donne pour diverses émissions de radio dans les années cinquante, André Breton note

« Parmi les collaborations souhaitées, je n'en vois qu'une qui nous manqua, ce fut celle de René Guénon ».

A la différence du groupe du Grand Jeu, le mouvement surréaliste se défie de tout ce qui risque de l'attirer du côté de la religion donc de la soumission. Mais il salue les mystiques Thérèse d'Avila ou Jean de la Croix, aussi bien que Flamel, Paracelse, Boehme ou Fabre d'Olivet.

Pierre Mabille qui donne des textes à la revue Minotaure, à la fin des années 30, est lié à Allendy. René Alleau bien que non membre du groupe reste un collaborateur régulier des revues surréalistes où l'on note au hasard de leur participation ou de leur citation les noms de Saint-Yves d'Alveydre, magnifié à l'occasion de l'exposition de 1947 (comme le second Faust de Goethe, comme l'apocalypse de Jean), Abellio, Amadou, Fulcanelli, Canseliet, Barbault, Jean Richer, Schwaller de Lubicz et

quelques autres. André Breton fut aussi très lié à Zeller (qui fut l'un des grands Maîtres du GO).

Bernard Roger, arrivé dans le groupe dans les années 50, époque où plusieurs d'entre eux suivent les conférences de René Alleau, va s'en éloigner à la fin des années soixante, pour se mieux consacrer à la franc-maçonnerie et à l'alchimie, mais il reste lié au mouvement. Son ami Doumayrou va, lui, se consacrer à la « géographie sidérale » et à « l'Esprit des lieux » poursuivant les voies ouvertes par Richer, en étudiant les orientations sacrées du sud de la France. Alain Gruger et Jorge Camacho vont publier une héraldique alchimique, et la peinture de Camacho est tout entière ou presque liée à sa démarche alchimique.

De la philosophie ésotérique

« ils retiennent avant tout qu'elle offre à ce même esprit les clés à l'interprétation analogique des règnes de la nature dans leurs rapports réciproques et dans leur développement. Dialectique et analogie fondent une nouvelle théorie de la connaissance qui doit affranchir l'homme, non de ce qu'il y a de vital dans la raison, mais de ce qui paralyse celle-ci dans des systèmes aliénants : le principe de non-contradiction et le principe d'identité ». Plate-forme de Prague (1968).

Longtemps avant sa mort, André Breton demande qu'on évite de lui mette une croix sur sa tombe mais que sa dépouille soit orientée de manière à ce que sa tête soit orientée vers « l'étoile du nord ». L'avertissement qu'il eut de sa mort au mi- point de sa vie est fort bien analysé par Jean Richer dans *Aspects ésotériques de l'œuvre littéraire*.

« Pour moi je continuerai d'habiter ma maison de verre (...) où je repose la nuit sur un lit de verre aux draps de verre, où qui je suis m'apparaîtra tôt ou tard gravé au diamant » (Nadja p.18).

« Nul plus haut enseignement artistique ne me paraît pouvoir être reçu que du cristal » (Amour fou p. 14).

S'émerveillant de la beauté du cristal, fasciné par les murs de quartz de la Grotte des fées, par les sels de rosée des alchimistes. André Breton rêve d'habiter une maison de verre. Que dirai-je de mon émotion lorsque je sus que mon atelier allait s'appeler, s'appelle « la Chambre de cristal » ?

Vertus et vices : une petite histoire du bien et du mal

par Hector Launay



Les classifications des vices et des vertus ne sont pas nouvelles. Des philosophes grecs aux Pères de l'Église, nombreuses ont été les tentatives d'élaboration d'un système cohérent de classement. C'est ce que tente ici Hector Launay en se lançant dans cette périlleuse aventure.

Les 7 vertus traditionnelles

Qu'est-ce donc qu'une vertu ? Voici la définition qu'en donne le dictionnaire « Petit Robert » :

Vertu : *Disposition constante à accomplir une sorte d'actes moraux par un effort de volonté ; qualité portée à un haut degré.*

Quelles sont les 7 vertus traditionnelles et d'où viennent-elles ?

On distingue les 3 vertus théologiques qui viennent de Dieu des 4 vertus cardinales qui viennent de l'homme.

Les 3 vertus théologiques sont la foi, l'espérance et l'amour.

Les 4 vertus cardinales sont la justice, la prudence, la tempérance et la force.

Les trois vertus théologiques ont pour origine un passage de la Première Épître de Paul de Tarse (que les catholiques appellent saint Paul – mais ce personnage fut-il vraiment un saint ?) aux Corinthiens (I Co 13, 13) : « Maintenant donc, ces trois-là demeurent, la foi (pistis), l'espérance (elpis) et l'amour (ou charité agapé) mais l'amour est le plus grand. »

Mais il y a fort à parier que cette liste est bien antérieure à l'inventeur du christianisme exotérique.

Les quatre vertus cardinales, qui recevront ce nom au Moyen Âge, existaient déjà chez les philosophes grecs, dans le judaïsme hellénisé et chez les Pères de l'Église.

Les 7 péchés capitaux

Les 7 péchés capitaux sont l'orgueil, l'avarice, l'envie, la colère, la luxure, la paresse et la gourmandise.

Notez bien que l'envie et la jalousie sont souvent confondues à tort mais ne sont pas synonymes. L'envie encore appelée convoitise est le désir incontrôlable de posséder ce que l'autre a (être riche, être beau, être intelligent, être célèbre...) alors que la jalousie est la peur de perdre ce que l'on possède déjà (peur souvent de perdre son conjoint dans la jalousie amoureuse, peur de perdre son jouet ou l'affection de ses parents dans la jalousie infantine).

Cette liste des 7 péchés capitaux a été mise au point par Thomas d'Aquin dans sa « Somme théologique » (question 84, Prima secundae) au XIIIe siècle. Il y mentionne que certains d'entre eux ne sont pas en eux-mêmes à proprement parler des péchés, mais plutôt des vices, c'est-à-dire des tendances à commettre certains péchés. Ainsi nous voyons cette nuance subtile entre le vice qui est une tendance, une inclination, une volonté et le péché qui est le passage à l'acte lui-même. On peut donc être très vicieux mais ne jamais pêcher si l'on ne passe pas à l'acte. Ceci n'est pas valable pour l'envie et l'orgueil qui sont des pensées et non des actes.

Voici les définitions de Thomas d'Aquin (encore un saint) qui restent assez discutables. À chaque péché capital, un démon est associé pour mieux le représenter :

- **l'orgueil** : attribution à ses propres mérites de qualités vues comme des dons de Dieu (intelligence, beauté, richesse, etc.). Son démon est Lucifer, celui-là même qui est à l'origine de la première chute.
- **L'avarice** (ou cupidité) : désir de posséder ou conserver plus de richesses que nécessaire. Son démon est Mammon.

- **l'envie** : refus de se réjouir du bonheur d'autrui, ou satisfaction de son malheur. Son démon est Léviathan. La définition de Thomas d'Aquin est très discutable.
- **la colère** : courte folie déjà pour les anciens, et qui entraîne parfois des actes regrettables. Son démon est Satan.
- **la luxure** : plaisir sexuel recherché pour lui-même. Son démon est Asmodée ;
- **la paresse** : refus d'accomplir des tâches nécessaires. Son démon est Belphégor.
- **la gourmandise** : ce n'est pas tant la gourmandise au sens moderne qui est blâmable que la glotonnerie, l'excès et le gâchis. Du reste, ailleurs qu'en français ce péché n'est pas désigné par un mot signifiant « gourmandise » (gluttony - glotonnerie - en anglais, par exemple). Son démon est Belzébuth.

J'ai longtemps tenté de trouver une correspondance entre les 7 vertus traditionnelles et les 7 péchés capitaux mais sans succès. Ainsi, les contraires des 7 vertus sont foi et incrédulité, espérance et désespoir, amour et haine, justice et injustice, prudence et imprudence, tempérance et intempérance, force et faiblesse. On peine alors à y trouver un lien entre les 7 vertus traditionnelles et les 7 péchés capitaux.

La cause en est simple. Les 3 vertus théologiques et les 4 vertus cardinales ne se placent pas au même niveau. La notion de 7 vertus nées de l'addition des 3 vertus théologiques et des 4 vertus cardinales est une simplification abusive dans laquelle on mélange les torchons et les serviettes. En effet, ce ne sont pas 7 vertus mais bien 12 vertus qui existent et qui permettent à l'homme de se perfectionner. Je vais vous le décrire ici.

Le Divin et l'Humain

Vouloir mettre sur un même plan les 3 vertus théologiques et les 4 vertus cardinales constitue une erreur de jugement qui fausse toute classification valable des vertus. Les 3 vertus théologiques doivent être combinées aux 4 vertus cardinales pour donner 12 vertus qui englobent alors toute la dimension de la psyché humaine.

Les 3 vertus théologiques correspondent à la pensée, la parole et l'action selon le tableau suivant :

Les 3 vertus théologiques correspondent au Plan Divin

Vertu	Plan divin	Polarité
Foi	Pensée	+ positive
Espérance	Volonté/Parole	- négative
Amour/Charité	Action	= neutre

Sur le plan divin, la Foi est la Pensée divine, l'espérance, la Parole (ou Volonté) divine et l'Amour, l'acte divin. Cette trinité se retrouve également sur le plan humain où une pensée précède une parole (ou une volonté) qui précède elle-même une action. Cette trinité est toutefois incomplète sur le plan humain qui est quaternaire. C'est là qu'interviennent les vertus cardinales qui représentent la manifestation ou le résultat de la pensée, de la parole et de l'action.

Les 4 vertus cardinales correspondent aux 4 éléments selon le tableau suivant :

Les 4 vertus cardinales correspondent au Plan Humain

Vertu	élément	Selon Jung	nature	Qualités requises
Justice	feu	Intuition	fulgurante	Connaissance
Prudence	air	Intellect/pensée	rationnelle	Savoir et Intelligence
Tempérance	eau	Sentiment	rationnelle	Maîtrise des émotions
Force	terre	Instinct/sensation	fulgurante	Santé et Audace

Correspondance entre les 4 éléments et les 4 fonctions psychologiques humaines

Je rappelle la correspondance que Jung fit entre les 4 éléments et les 4 fonctions psychologiques complémentaires chez l'homme : l'intuition, la pensée (ou intellect), le sentiment et la sensation (ou instinct).

On doit ensuite faire la distinction entre :

- 1) **la pensée (ou intellect) et le sentiment** d'une part qui sont des fonctions rationnelles car toutes les deux utilisent la raison. La

pensée est une intuition transformée par l'intellect. Le sentiment est une sensation transformée par l'émotion (ou le cœur).

2) **la sensation (ou instinct) et l'intuition** d'autre part qui sont des fonctions irrationnelles car aucune des deux ne fait usage de la raison mais elles sont au contraire fulgurantes. L'intuition est fulgurante, elle vient d'en haut, de la partie divine de l'homme. C'est pour cela que l'intuition dit toujours la vérité et que l'on devrait suivre nos intuitions avant que l'intellect ne les pervertisse. La sensation (ou instinct) est elle aussi fulgurante mais elle vient du bas, de la partie la plus primitive de l'homme. Elle dit elle aussi toujours la vérité (sauf dans le cas de lésions cérébrales graves). Essayez de mettre votre main dans le feu et vous verrez ce qui va se passer.

Correspondance entre les 4 éléments et les 4 vertus cardinales

Cette correspondance apparaît comme évidente si l'on définit bien ces 4 vertus.

La Justice

La Justice est bien une intuition fulgurante, elle est liée à la connaissance (innée), c'est-à-dire à ce que l'on possède dès la naissance et qu'il faut bien distinguer du savoir (acquis) que l'on acquiert dans le courant de sa vie. Je parle ici bien évidemment de la Justice en tant que vertu et non pas de la justice humaine bien faillible, hélas. En effet, pour être vraiment juste, il faut avoir un haut niveau de connaissance. Il faut donc parfaitement connaître les lois qui régissent les divers plans de la création pour pouvoir rendre la Justice. Ainsi, seul Dieu est réellement juste car seul Lui « connaît » toutes ces lois. Un être humain - aussi évolué soit-il, même s'il est une « vieille âme » - ne peut que s'efforcer d'être le plus juste possible selon les éléments dont il dispose.

L'injustice naît de la méconnaissance des lois de la création. Elle apparaît du fait de cette méconnaissance et du fait que la pensée (ou intellect) prend le pas sur l'intuition.

Un exemple facile est celui de l'inquisiteur qui - avec une bonne foi qui fait peur - condamne un innocent accusé par quelques ragots de sorcellerie pour « sauver son âme ». Ce qui apparaît juste à l'inquisiteur selon son mode de perception déviant nous apparaît aujourd'hui

clairement injuste. Hélas, il existe encore aujourd'hui de nombreux inquisiteurs modernes dont l'ignorance est une insulte à l'humanité.

Mais l'injustice est plus souvent le résultat de la mauvaise foi et de la volonté délibérée de sauver les apparences, garder un privilège, un bien, protéger une organisation perversie ou décadente, etc.

Remarquons que plus la connaissance est élevée chez un individu, plus l'injustice lui est perceptible, visible et insupportable. Un être évolué souffre donc plus de l'injustice qu'il voit ou subit qu'un être moins avancé sur le chemin.

La Prudence

La Prudence est issue d'une pensée rationnelle et nécessite savoir et intelligence. Le savoir est ce que l'on acquiert par l'expérience, ainsi le savoir n'est pas seulement livresque mais il est aussi pratique, social, relationnel. L'intelligence est l'aptitude pratique à utiliser ce savoir dans la vie quotidienne. Un grand savoir sans intelligence nous donne la caricature des personnes laborieuses qui, même si elles savent beaucoup de choses, ne peuvent en déduire ou en induire quoi que ce soit. A l'inverse, une grande intelligence sans savoir est gâchée et ne sert pas à grand-chose car il lui manque le terreau nécessaire pour s'épanouir.

Être prudent, c'est donc user de son intelligence et de son savoir. Aussi, un ignorant - le terme n'est pas péjoratif - ne peut être prudent. Celui qui ignore les dangers du tabac peut fumer jusqu'à en avoir un cancer du poumon. Son imprudence est directement liée à son ignorance du danger. Ou encore, celui qui souffre de maux d'estomac du fait, par exemple, d'un orgueil démesuré et croit trouver la solution à ses douleurs dans une quelconque médication, fait lui aussi preuve de manque d'intelligence car il ne peut faire le lien entre ces deux événements qui sont la cause de ses maux et ses effets. Il ne peut donc résoudre son problème et en paiera le prix par défaut de prudence.

La Tempérance

La Tempérance est un sentiment rationnel qui demande une parfaite maîtrise de ses émotions. Cette vertu consiste à être maître de soi et à ne pas sombrer dans l'excès. C'est la voie du juste milieu et de l'équilibre émotionnel. Les excès sont toujours des extrêmes et il y a lieu de s'en méfier comme de la peste qu'il s'agisse d'en faire trop ou pas assez. Ainsi

l'ascète au même titre que le noceur invétéré font tous deux montre d'intempérance.

La Force

La Force est une sensation (ou un instinct) fulgurant. La force requiert une bonne santé et de l'audace (capacité de passer à l'action). On se sent fort, on se sent la force d'agir. A l'opposé, l'indolent qui ne passe jamais à l'action est faible.

Les 12 vertus fondamentales

Comme nous venons de le voir, il n'existe pas seulement 7 vertus, il en existe 12 qui résultent de la combinaison des 3 vertus théologiques avec les 4 vertus cardinales.

De même, il n'y a pas seulement 7 péchés ou vices, il y en a également 12 qui sont les opposés ou les contraires des vertus.

Les 12 vertus résultant de la combinaison des 3 vertus théologiques et des 4 vertus cardinales

Vertu fondamentale	Vertu théologique	Vertu cardinale	Qualités requises	Vice correspondant
1. la connaissance	Foi +	Justice	Connaissance	l'envie* (l'ignorance)
2. la joie (l'allégresse)	Espérance -	Justice	Connaissance	la paresse
3. le pardon (le don)**	Amour =	Justice	Connaissance	l'avarice (l'égoïsme)
4. la sagesse	Foi +	Prudence	Savoir et Intelligence	La folie (le déni du réel)
5. la persévérance	Espérance -	Prudence	Savoir et Intelligence	l'inconstance
6. l'humilité	Amour =	Prudence	Savoir et Intelligence	l'orgueil
7. la patience	Foi +	Tempérance	Maîtrise des émotions	La colère
8. l'obéissance	Espérance -	Tempérance	Maîtrise des émotions	La désobéissance
9. la concorde (la paix)	Amour =	Tempérance	Maîtrise des émotions	La discorde (la guerre)
10. le courage	Foi +	Force	Santé et Audace	La lâcheté
11. la chasteté	Espérance -	Force	Santé et Audace	La luxure
12. la douceur	Amour =	Force	Santé et Audace	La dureté (la violence)

* nommée aussi convoitise, seul l'ignorant convoite car celui qui connaît la Justice divine (qui a foi en la Justice) ne convoite pas ce qu'il sait ne pas mériter.

** ou encore la miséricorde, la générosité, la bienveillance, les synonymes sont nombreux.

En caractères gras, on retrouve 6 des 7 péchés capitaux. Mais où donc se trouve la gourmandise - ce 7^e péché capital - dans la liste des vices. En fait, la gourmandise n'est qu'un cas particulier d'intempérance et elle a été rajoutée pour faire un total de 7 péchés comme il existait 7 vertus. Elle n'est dangereuse que lorsqu'elle est boulimie, glotonnerie qu'il s'agisse de nourritures corporelles ou intellectuelles. De même, le mensonge n'y apparaît pas car c'est une forme particulière d'hypocrisie. Nous en parlerons plus loin.

On retrouve également 2 des 3 vœux classiques du catholicisme que se doivent de prononcer les moines : obéissance et chasteté. Mais la pauvreté manque à l'appel.

Notons que les vertus nées de la Foi - la connaissance, la sagesse, la patience et le courage - sont actives (à polarité positive) et nous demandent d'agir, elles nous obligent à faire un effort.

Les vertus nées de l'Espérance - la joie, la persévérance, l'obéissance et la chasteté - sont passives (à polarité négative) et nous demandent un abandon de soi, un état de réception et d'ouverture, de lâcher prise.

Les vertus nées de l'Amour - le pardon, l'humilité, la concorde et la douceur - sont résultantes (à polarité neutre) car elles résultent des vertus à polarité positive et négative correspondantes.

Le pardon naît de la connaissance et de la joie combinées.

L'humilité naît de la sagesse et de la persévérance combinées.

La concorde naît de la patience et de l'obéissance combinées.

La douceur naît du courage et de la chasteté combinés.

Tableau synthétique des 12 vertus

	Foi	Espérance	Amour
Justice	Connaissance	Joie	Pardon
Prudence	Sagesse	Persévérance	Humilité
Tempérance	Patience	Obéissance	Concorde
Force	Courage	Chasteté	Douceur

Tableau synthétique des 12 vices

	Foi	Espérance	Amour
Justice	Envie	Paresse	Avarice
Prudence	Folie	Inconstance	Orgueil
Tempérance	Colère	Désobéissance	Discorde
Force	Lâcheté	Luxure	Dureté

Hiérarchie des vices et des vertus : l'ignorance est mère de tous les vices

A chaque vertu correspond un vice. Mais certains vices sont plus lourds de conséquence que d'autres. Voyons cela en détail.

1) Péchés ou vices spirituels (contre l'esprit)

L'ignorance, la paresse et l'avarice (ou égoïsme) sont des péchés contre l'esprit. Ils sont les plus graves et sont à la source des autres.

L'ignorance, c'est ne pas se préoccuper des lois régissant notre univers. Ainsi je partage totalement l'avis de Victor Hugo qui disait à juste titre que « *L'ignorance est mère de tous les vices* ».

La paresse, c'est ne pas « travailler sur soi » au sens où Gurdjieff utilisait ce terme. Cela a pour conséquence de laisser la place libre à tous les vices et aux caprices de la destinée. C'est le laisser aller au désespoir au lieu de la joie et l'allégresse de vivre. Edmund Burke disait avec justesse que « *Pour triompher, le mal n'a besoin que de l'inaction des gens de bien* ». Ô combien cela est vrai car parfois il suffirait d'un petit effort minuscule pour résoudre tôt ce qui se transformera, par paresse, en grand malheur.

L'égoïsme (ou avarice) est une vision à court terme qui nie l'amour, c'est-à-dire le lien qui unit la chaîne de l'humanité dont nous faisons tous partie. Être égoïste avec l'autre, c'est être égoïste avec soi puisque nous sommes tous « dans le même bateau ». L'égoïste n'est pas conscient de faire un avec l'humanité. Il en est détaché comme un maillon isolé.

2) Péchés ou vices intellectuels (contre l'intellect)

La folie est une négation de la réalité. Le fou (ou plutôt l'irréaliste) nie son intelligence puisque, par manque de prudence et par refus de voir la réalité ou la vérité en face, il se met dans des situations inextricables.

L'inconstance consiste à ne jamais terminer ce que l'on a entrepris. L'inconstant erre de buts en buts et n'achève jamais rien. On dira de lui qu'il est erratique.

L'orgueil est pour beaucoup le péché le plus grave. Certes, sa gravité n'est pas à démontrer et ses dégâts sont terribles. C'est bien ce péché qui est à l'origine de la première et de la seconde chute. L'orgueil n'est cependant qu'une conséquence de l'ignorance que Dieu est le seul à pouvoir créer et de l'envie de l'Ange rebelle de vouloir être à l'image de Dieu. Sur le plan humain, l'orgueil est plus visible que l'envie et l'ignorance, c'est pourquoi il est qualifié de péché le plus grave. L'orgueilleux feint souvent l'humilité, le masque de l'hypocrisie l'accompagne constamment et le rend plus redoutable et destructeur encore. L'orgueilleux est diabolique dans le sens où il n'est pas un soldat du Christ mais un pion du Malin. Prétend-il vous aider qu'il vous coule. Prétend-il rendre la justice qu'il est d'une injustice écœurante.

3) Péchés ou vices émotionnels (contre le cœur)

La colère est une incapacité à maîtriser ses émotions qui éclate de manière très visible. Elle peut laisser des blessures profondes.

La désobéissance est moins évidente à discerner mais l'habitude d'être rebelle à toute discipline a des conséquences fâcheuses à terme.

La discorde consiste à se quereller sans arrêt. Elle trouve son origine dans un caractère belliqueux. A l'extrême, elle se transforme en guerre contre la société, un groupe humain, un pays, l'autre en général.

4) Péchés ou vices corporels (contre le corps)

La lâcheté naît de l'incapacité à affronter une situation alors que l'on a la capacité de le faire. En effet, si l'on est incapable d'affronter cette situation, il n'y a pas lâcheté.

La luxure est le plaisir sexuel pour le plaisir des sens uniquement sans la prise en considération de l'autre en tant qu'être humain. Elle a longtemps été source de culpabilité au sein de l'église catholique qui devait bien justifier le célibat des prêtres, institué tardivement pour des motifs d'héritage.

La dureté doit être comprise dans le sens de violence. En effet, nous sommes ici au niveau du corps. La dureté du cœur, c'est la discorde ; la dureté de l'intellect, c'est l'orgueil et la dureté de l'esprit, c'est l'égoïsme (ou l'avarice). Jésus disait « *Heureux les doux, ils auront le monde en partage* ». Il parlait certainement au niveau des 4 plans car la douceur qui se dégage de quelqu'un sur le plan corporel, provient également de sa paix intérieure (sur le plan du cœur), de son humilité (sur le plan de l'intellect) et de sa bonté (sur le plan de l'esprit).

L'hypocrisie : un hommage que le vice rend à la vertu

Comment passer sous silence l'hypocrisie, cette conduite étonnante qui fait passer pour vertueux celui qui est en fait vicieux. Jésus déjà haranguait les « Pharisiens hypocrites ». Rassurez-vous, ils n'ont pas disparu, ils ont même crû en nombre et se sont multipliés. Qui ne connaît des individus qui se disent généreux et ne sont que des avarés, qui se disent humbles et sont pétris d'orgueil, qui se disent fraternels et ne sont que des lâches ou des menteurs qui arrangent les faits selon leurs intérêts et selon les circonstances, changeant de version pour s'adapter à chacun de leurs interlocuteurs.

La Rochefoucauld nous dit à juste titre que « *L'hypocrisie est un hommage que le vice rend à la vertu* ». En effet, l'hypocrite veut se faire passer pour vertueux mais son comportement dénote le vice.

La Bruyère dit encore de manière moins synthétique qu' « *Il y a une fausse modestie qui est vanité, une fausse grandeur qui est petitesse, une fausse vertu qui est hypocrisie, une fausse sagesse qui est prudence* ».

L'hypocrisie : l'arme du Diable par excellence

Mais pourquoi l'hypocrisie ? D'où vient cette nécessité pour l'homme pervers de se faire passer pour vertueux auprès des autres et auprès de lui-même ? Est-ce simplement la nature humaine ou est-ce la ruse du Diable qui entre dans le cœur de l'homme ? Cette question m'a toujours

hanté. Je pense aujourd'hui que l'hypocrisie est l'arme du Malin, une arme redoutable qui lui permet de régenter ce bas monde et que les hypocrites sont ses petits soldats dévoués qui forment l'armée des ténèbres. Mensonges, manipulations, menaces, division : les armes de l'hypocrite sont légion.

Certes, toute vérité n'est pas bonne à dire, mais l'hypocrisie est le comble de la tromperie et de la manipulation. N'était-il pas écrit sur les camps d'extermination nazis « *Arbeit macht frei* » (le travail rend libre) dans le seul but de rassurer les malheureux déportés en leur faisant croire qu'il arrivaient dans un camp de travail et cela pour mieux les exterminer dans le calme. N'est-ce pas le comble de l'horreur ? Et encore Pol Pot qui envoyait à la mort avec des paroles d'une douceur extrême ou encore l'inquisiteur qui condamnait « pour sauver l'âme » du « pêcheur ».

Vers l'amélioration de soi, une alchimie spirituelle

L'alchimie spirituelle consiste en un processus d'amélioration de soi. Il s'agit de transformer progressivement ses vices en vertus. Il s'agit donc de devenir meilleur. Les vices nous ont conduits à la chute, les vertus nous permettront de prendre le chemin de la réintégration.

Faisons un petit jeu. Vous avez déjà remarqué que j'étais un maniaque des tableaux. C'est tout simplement parce que « *une image vaut mille mots* » et que les idées s'expriment bien plus facilement avec un dessin ou un tableau. Remplissez donc ce petit tableau, après l'avoir reproduit, en vous mettant une note A, B, C, D ou E comme ceci (je prends l'exemple de la ligne égoïste/généreux) :

- A : très généreux (bravo !)
- B : généreux
- C : ni l'un ni l'autre
- D : égoïste
- E : très égoïste (mais non, ce n'est pas vous !)

Vous remarquerez que j'ai transformé les vices et vertus en adjectifs pour ne pas étonner vos « complices ». La question à poser est « suis-je plutôt ci ou ça ? ». Par exemple : « Suis-je plutôt courageux ou lâche ? » pas facile de répondre, n'est-ce pas ? C'est qu'il est difficile de se regarder dans un miroir, ça peut faire peur. Faites ensuite le total de vos A, B, C, D ou E.

Puis ensuite, faites remplir ce même tableau à quelqu'un de votre entourage en lui demandant de vous noter. Comparez alors les résultats et vous aurez une idée précise de la différence de point de vue qu'il y a entre votre perception de vous-même et la perception qu'ont les autres de vous. Amusant non ? Attention, il s'agit bien sûr d'un petit jeu sans conséquence et il ne faut pas le prendre au pied de la lettre, que celle-ci soit A, B, C, D ou E.

Mon profil psychologique vices et vertus

vices	Note (A, B, C, D ou E)	vertus
1. ignorant/envieux		1. connaissant
2. paresseux		2. dynamique
3. égoïste		3. généreux
4. irréaliste		4. sage
5. inconstant		5. persévérant
6. orgueilleux		6. humble
7. coléreux		7. patient
8. désobéissant		8. obéissant
9. belliqueux		9. pacifique
10. lâche		10. courageux
11. luxurieux		11. chaste
12. violent		12. doux

Témoignage

par Robert Delafolie

La question du bien et du mal est la plus importante de toutes les questions derrière laquelle il en est pourtant une autre. Le fin fond de la grande question échappe au regard ordinaire. Elle se situe en vérité hors de l'entendement ordinaire humain, c'est l'impuissance de l'intelligence, car à vrai dire, nous ne savons presque rien sur tout.

Nous ne savons même pas si la vie commence quelque part, ni si elle a jamais commencé quelque jour. En tout cas la question du bien et du mal reste entière. Elle semble à vrai dire inaccessible à l'esprit humain, buté et borné par ses incroyances et croyances, par ses incultures et cultures.

C'est ici que la démarche initiatique devrait – je dis bien devrait – entrapercevoir un commencement de lumière, mais le principe est une chose et la pratique une autre. Pour tenter d'y voir clair, et de mieux saisir la pensée humaine, envisageons un instant un détour dans le temps et l'espace.

L'une des hypothèses au temps d'aujourd'hui sur la vie et l'univers est celle du « big-bang ». D'où une première question, posée par Leibniz puis par Heidegger et même Kierkegaard, etc. : « *Pourquoi, après le big-bang, y a-t-il quelque chose plutôt que rien ?* ». Mais rien n'empêche d'en poser une autre : « *Pourquoi avant le big-bang, y aurait-il eu rien plutôt que quelque chose ?* ». Et cela que le monde soit ou créé ou manifesté ou émané ou évolué.

Après des millions d'années, nous voici à présent dans le **monde « moderne »** ... « **civilisé** » ... qui parle, prévoit, projette, bâtit, construit, instruit, écrit, édifie.

Prenons un exemple parmi tant d'autres de régions restreintes dans une époque restreinte ... un exemple comme un autre, ni plus ni moins. Disons si vous voulez, l'occident récent... occident un peu élargi au nord et au midi, vers le proche, moyen et extrême orient.

Premières ébauches – moins 9000 à 7000 ans... Sumer, Perse, Mésopotamie, Égypte, Grèce... avec les sagesses antiques et mythiques

de la Chine et du Japon, de l'Inde et de l'Iran, de la Palestine et de toute la Méditerranée. Puis apparaît le christianisme (du 1^{er} au 3^e siècle) qui se précise du 11^e au 13^e siècle, avec mille courants et forces diverses, adverses, et inverses, incluant tous les possibles sur la Création et le Christ Lui-même, d'où une multitude de courants : théistes ou spiritualistes, panthéistes et rationalistes, athéistes et matérialistes, déistes et dualistes ; ce qui implique par conséquent l'existence des églises, des schismes, des hérésies, des gnosés.

Nous voici au 18^e siècle, avec une Europe qu'on pourrait qualifier de hiérarchique et monarchique, et d'une autre façon, de pontificale, impériale et royale, représentée notamment dans le Saint Empire Romain Germanique et l'Italie du Nord, par les courants des Gibelins, des Guelfes Noirs et des Guelfes Blancs. Voilà qui pourrait expliquer la foule des mouvements contre un ordre déjà ancien, mais aussi des contestations entre les ordres déjà nouveaux.

Alors surgit le siècle des **Lumières**, avec en France et autour d'elle l'Encyclopédie et ses participants : Diderot, d'Alembert, Buffon, Turgot, Condillac, Helvétius, Montesquieu, Beaumarchais. Voltaire et Rousseau qui se situent plutôt à côté, sont pourtant restés les plus célèbres.

À la même époque en Allemagne, c'est le temps des **Illuminés**. Leurs précurseurs : Wieland, Goethe et Schiller, puis Schelling, Schlegel, Jean-Paul Richter, Lavater, Baader, Hölderlin, Novalis et un bon nombre d'autres...

On peut évoquer des influences et des conséquences parfois inattendues, avec Leibniz, Kant, Fichte, et plus tard Hegel, Engels et Karl Marx, et aussi Kierkegaard, Schopenhauer, Nietzsche.

Remarquons d'autre part qu'à l'époque, jésuites et jansénistes, plutôt ennemis entre eux, se retrouvent quasiment alliés contre les « Lumières », pour des raisons multiples, parfois antagonistes :

- 18^e siècle, une espérance enthousiaste et considérable, inouïe, imprécise et hasardeuse aux conséquences ô combien contradictoires.
- 19^e siècle, déchaînement des égoïsmes, du libéralisme capitaliste, mercantile et marchand et des concentrations financières.

- 20^e siècle, création des pires grands états criminels de l'histoire, d'une ampleur totalitaire tyrannique, et infiniment dangereuse.
- 21^e siècle, affrontement dont on ne sait encore rien des conséquences incalculables, entre certaines formes planétaires solidaristes, communautaristes et la pseudo culture technocratique.

Ainsi les plus hautes valeurs de l'esprit humain sont perverties, inversées, utilisées contre elles-mêmes, au nom d'elles-mêmes, telles que liberté, égalité, fraternité du monde nouveau, où charité, déité et dignité du monde ancien... toutes englouties... d'où l'imposture et la caricature du monde moderne, entretenues par la débilité mentale des médias.

Un monde en partie en progrès social, moral, pratique et technique, et simultanément de plus en plus détérioré et catastrophique, voire cataclysmique.

Depuis plus d'un siècle, la planète subit l'alternance aberrante et continue du cercle vicieux des crises économiques et autres, et d'un cycle infernal des contradictions, et du profit ... Un monde où l'on prépare la guerre, puis on la fait et on répare les dégâts de la guerre ... apparemment, le seul moyen trouvé jusqu'ici, cette triade absurde de l'existence des nations. On peut rappeler cette parole, ancienne de quinze siècles, de saint Augustin, presque simultanément, platonicien, cathare et catholique :

« Le monde est perpétuellement en guerre ; ce qu'on appelle la paix, n'est simplement qu'une trêve ».

Depuis toujours l'homme si peu humain, édifie et réédifie sa propre prison, et remet régulièrement et singulièrement à plus tard sa libération et la libération du monde, dont on ne cesse pourtant jamais de parler.

Et toujours tout recommence ... multiforme ... la même grande dérive balaie une espérance planétaire, perpétuellement reniée et trahie, par la force, la ruse, la science sans conscience, et la chance ou plutôt la malchance. Continuels ratés et sempiternelles bavures du monde vivant ... jungle brutale et sanglante en temps de guerre, banale et rampante en temps de « paix ».

D'où l'angoissante question : comment et pourquoi la même iniquité, le même chaos, apparemment inévitables, malgré les moyens matériels et

culturels colossaux du 21^e siècle ? Spectacle lamentable du cours des choses mondaines et humaines, qu'on appelle ordre social, ou moral, ou bien spirituel ou encore culturel et même naturel ... faute de mieux !

Voyez-vous, je ne puis m'empêcher de penser à :

- Hamlet confiant à Horatio : « *Décidément, il y a quelque chose de pourri au Royaume de Danemark* » ;
- la *Divine Comédie*, où l'innombrable foule des tièdes se retrouvent dans le vestibule de l'enfer, et les notables dans l'enfer lui-même, enfer que Dante ne peut traverser que grâce à la présence à ses côtés de Virgile, la plus haute Poésie ;
- Don Quichotte, sauvé du monde toujours profane, grâce à sa folie bienfaisante ;
- la Table Ronde, à la Queste du Graal, accomplie par le seul Galaad, dans son sublime effacement ;
- l'Hyperborée et Thulé, où règne le jour éternel, là où les muses sont très proches et voisines, mais seulement voisines ;
- au docteur Faust, instruit un instant par Méphisto à la taverne d'Auerbach, qui s'exclame : « *ça un monde !* » avec un regard méprisant pour les élites en pleines jouissances ;
- Hugo, Lamartine, Chateaubriand, Vigny, Byron, Tolstoï, Dostoïevski ..., à leurs méditations et contemplations, à leurs cogitations et réflexions, à cette corvée de l'existence et à cet homme qui n'est pas bon car il ignore qu'il l'est ;
- Orphée et à l'Odyssée, à l'Illiade et à l'Énéide ;
- Ibsen dont le Peer Gynt « si ordinaire » et assez vulgaire est sauvé par le seul amour de Solveig ;
- Antigone qui sacrifie sa vie à la Vie et l'efficacité au Principe devenant enfin Princesse en devenant mendicante aux côtés de son père.

Comment ne pas être interpellé par ces convergences au sommet de l'intelligence humaine et de l'ampleur de vue ... De tant d'autres aussi, tous si différents entre eux, à cause de régions, de religions et de régimes, d'époques et de circonstances si divers et variés.

On perçoit ici, à quel point, les plus hautes lumières de l'histoire et de l'histoire de l'art, se retrouvent alliées avec les fondateurs planétaires historiques des mouvements essentiels de la religion, de la non religion, et de l'anti-religion. Tous le même haut et vaste regard sur le monde et

l'homme, sur la vie et l'univers, tous le même rejet de l'honnêteté ordinaire humaine, complice de la pire malhonnêteté, tous un même constat de l'ignorance humaine, de l'analphabète à l'érudit, qui jamais ou presque, n'entend vraiment le cri déchirant de la création du monde vivant, à travers les règnes, à travers les êtres.

Mais il y a autre chose ! Si on réfléchit un peu plus que d'habitude, est-il si normal, est-il si naturel, au fond, que l'humain après tant de pensées, de paroles et d'actions civilisatrices, doit s'agiter pour gagner ce qu'il n'a pas, et garder ce qu'il a : propriété, priorité, notoriété, célébrité, par exemple ... Obsédé gagnant ou perdant par la réussite sociale personnelle, pour lui ou les siens, et que par dessus le marché, il y voit le sel de la vie, ou pire encore, le sens de la vie. Acquérir, conquérir, mériter, hériter ... une échelle de valeur infantile, si mesquine, si médiocre !

L'homme n'aurait-il encore jamais rien trouvé de mieux, que la vente et achat des êtres et des choses, ou le vedettariat, toujours imbécile, pour ne pas s'ennuyer sur cette terre.

Comment l'esprit ne serait pas empli de stupéfaction, à la vue d'un déroulement aussi pitoyable !

Peut-être est-il alors possible de comprendre pourquoi les assemblées humaines, cultivées ou pas, ressemblent à des cours de récréation dans les écoles maternelles ! Jouets, hochets de la naissance à la mort, dans la plus prosaïque « chosification », une parodie de vie assez grotesque, plutôt anthropophage, où l'homme poursuit une carrière inquiétante de cannibale, finalement ridicule, et s'énerve tout en haut du monde vivant.

Pourtant, depuis l'origine, notre être humain veut bel et bien sortir des ténèbres, mais voilà il y a pièges et mirages, songes et mensonges, prodiges et prestiges ... nos propres créations nous égarent.

Essayons un regard initiatique le plus complet possible de la pensée humaine, en recherche et en démarche au cœur de la vie.

Après milliards, millions, et milliers d'années, après mille étapes et toutes hypothèses, survient l'époque néolithique. L'homme devient le commencement de l'homme moderne qu'on connaît : art, culture, agriculture, industrie, commerce, l'homme sédentaire.

C'est le temps du vouloir, du savoir, de l'avoir, du pouvoir. Ce n'est plus l'état sauvage, dont l'humain va s'affranchir, ou du moins il le croit ; il devient enfin civilisé, ou plutôt déguisé en civilisé, le sauvage devient présentable, un barbare d'apparence civile et urbaine.

C'est l'instant d'évoquer la « sortie des ténèbres », dont il est bien possible que l'humain que nous sommes, ne s'en soit *dégagé* que par une « fausse porte de sortie », préférant dans son inconscience le faux jour de la compétition à la vraie lumière de la compassion.

Il arrive une chose très désagréable, depuis 10 à 30.000 ans ; un enfant mal élevé se prend pour majeur, et le Sapiens Sapiens (qui sait qu'il sait), se retrouve *Homo Bellicosus, Economicus, Horribilis*, malgré alerte et alarme permanentes, de la haute et vaste pensée humaine, à travers les lumières de tous horizons, dont l'une d'elles évoque un idéal modèle humain, celui de Philémon et Baucis, de leur divin mariage, cette idylle conjugale qui unit dans un couple exemplaire, deux moitiés du monde, pour le salut du monde, l'époux et l'épouse qui tous deux accueillent n'importe quel nomade ou errant, quidam, tel des dieux ; leur pauvre cabane deviendra le temple des dieux, car les deux pauvres hères qu'ils venaient de recevoir, étaient précisément Zeus et Hermès, en recherche d'humains véritables.

Alors, toute vie est révélée sainte et sacrée, on ne devient bienheureux, qu'en rendant bienheureux.

De telles vues aussi sublimes, on les retrouve chez notre très cher frère, le Chevalier Ramsay.

Dans son fameux discours, il nous parle de la terre entière, comme d'une unique famille, dont tous les membres sont les enfants, considérés avec une égale dignité morale et matérielle. Il nous parle aussi de l'élite la plus haute, la seule vraie à qui on doit tout, celle qui tourne le dos à toute idée de dominer qui ou quoi que ce soit.

Cette offrande magistrale, peut évoquer le jugement dernier d'un Dieu juste et bon, une même « Lumière » donnée à tous, que l'âme humaine, tournée vers l'Eden, reçoit comme le Ciel, et, tournée vers l'ego, reçoit comme l'enfer.

On sait que la barbarie et la sauvagerie qui bouillonnent au fin fond de l'être, de la nature, retiennent et contrecarrent l'élan vers la pure humanité. Mais qu'est-ce que la pure humanité ?

Les rituels spirituels, allégories et cérémonies de nos Ordres, montrent précisément une humanité comme étant la noblesse essentielle. La Maçonnerie antique et mythique, est certes immémoriale, idéale, la Maçonnerie historique et ostensible, elle, est âgée d'environ trois siècles.

Regardons une loge, n'importe quelle loge, il y règne la dignité, la liberté et l'ordre. Ici, la vie est un combat continu contre toute vanité et passion et elle est l'action continue et ordonnée d'une humanité vers la suprême harmonie.

Là, rien ni personne n'est ni important ni insignifiant. En ce lieu, on ne sépare pas, on ne répare pas, on ne compare pas, car par la fraternité transcendante, la nature pure de la franc-maçonnerie règne et témoigne en ces lieux d'une unité qui surpasse tout, qu'elle soit plus ou moins ou pas du tout ressentie. C'est une unité essentielle, cette confrérie des vivants, où les comparaisons n'ont rien à faire, une authentique hiérarchie où chacun est à son poste, où tout poste est également regardé et respecté, une sublime anarchie : harmonie des contraires.

C'est la pure humanité impersonnelle, pas en deçà mais au-delà de la personne humaine, au cœur et au service de toute la Création. La vie en loge règne et témoigne d'un ordre idéal. Ici, le quidam réalise à l'instant la vie individuelle divine ; l'immensité divine est en elle, hors l'engrenage fatal de la nécessité. Nous avons évoqué plus haut les plus sublimes génies de l'humanité, connus ou inconnus. Tous ont deux points communs capitaux qui les réunissent, à travers le temps et l'espace : une imagination et une intelligence globales sans limite à travers les faiblesses même de leurs héros centraux et chez ceux-ci une priorité absolue du cœur comme valeur suprême, d'où une exemplaire désinvolture qui pourrait paraître laxiste et en est le contraire absolu, car elle est consacrée à l'essence même de la Vie, et non à ses phénomènes. Un genre de trame divine céleste qui traverse le monde terrestre et transcende tout. Ni croire, ni conclure, ni choisir.

En vérité, la maçonnerie est l'utopie. De même que le génie inconnu ou connu, elle ne crée pas comme le talent, mais rappelle l'essentiel. Elle est aussi plus concrète que toute chose concrète, car si elle vise à la fin des

temps, elle inclut celle-ci dans l'actuel même, elle ennoblit tout et embellit tout ce qui est et se fait dans l'instant.

Pris dans le tourbillon de la vie apparente, nous n'allons presque jamais au fond des choses : *mourir pour renaître, pour renaître tout autre.*

Que voit-on ici ? Le meilleur du monde ? Ou le contraire du monde !

Quelque chose de monumental, de vertigineux, paraît échapper à la vue profane, à l'extérieur et à l'intérieur de la franc-maçonnerie ; c'est la priorité absolue de la bienfaisance, sa nature exacte et sa valeur suprême, raison d'être finale et fondamentale de la vie humaine.

Or, la maçonnerie est un ordre, donc un rituel rappel à l'ordre.

Face à tous les « ordres » historiques de la nécessité, la Maçonnerie elle, est l'ordre de la bienfaisance souveraine et suprême, et aussi de la bienveillance, inconditionnelle, universelle, qu'elle soit comprise ou pas par les vues profanes des non maçons et parfois des maçons que nous sommes.

Comme on l'a déjà vu, la bienfaisance maçonnique dissout et dissipe l'importance comme l'insignifiance. Elle unit tout d'un trait ; donner et recevoir sont une seule et unique chose.

Alors tout don moral ou matériel, toute bienfaisance, devient un véritable partage divin, dévoile sa vraie dimension incommensurable ; mêlant toutes hypothèses sur la cause et la fin du monde, de l'humanité, de la vie, de l'univers, elle rappelle un grandiose mystère, l'unicité de donner et recevoir, car tout est transfiguré quand amour et lumière essentiels découvrent l'infinie profondeur qu'on ne peut nommer, de toute existence à l'insu même des consciences.

La prise de conscience réelle, d'une vie sainte et sacrée, suggère inévitablement une égalité réelle et totale entre les êtres.

On a dit « mystère des deux natures », en tout vivant, en tout maçon expressément ; deux natures presque toujours ignorées par l'esprit profane toujours présent à l'extérieur et menaçant à l'intérieur.

Deux natures :

- la première nature, morale et matérielle, alertée et alarmée, ne peut plus ignorer la foule des déshérités à la naissance, foule majoritaire ou pire encore foule minoritaire, oubliée par nation, nature, race, caste, espace, espèce. Exemples : maladies orphelines, êtres isolés de toute sorte, femmes et enfants abandonnés, tous les handicapés, tout couple uni âgé qu'on sépare pour des raisons morales, sociales, médicales, économiques, etc.
- la deuxième nature: idéale et totale, réelle et éternelle, pourtant partout présente, qui cherche et attend son heure au fin fond de toute étincelle d'existence, de souffrance.

Les exemples cités ici, et tous autres, sont des cas dont on ne peut se défaire à aucun prix sous aucun prétexte, car sans eux il n'y a ni civilisation, ni humanité, mais que caricature et imposture.

Attention ! Ici paraissent des thèmes, des exigences dont on ne ressentira jamais assez l'ampleur, la hauteur, la profondeur ni surtout la véracité intégrale.

Ici est révélée la nature vraie et véritable de la maçonnerie, de la voie élevée d'exception qui est celle de la Bienfaisance et de la Bienveillance maçonniques fondamentales.

C'est tout autre chose qu'un bon mouvement, qu'une série de pensées, paroles et actions louables. Il s'agit là, en fait, de l'expression voulue et vécue d'une intime et totale conviction, dans un monde et un ordre qui concerne la vie et tout ce qui vit.

Ce n'est pas un beau rêve éveillé, mais la condition absolue d'une existence authentique vers la Vraie Vie, vers le réel humain qui, s'il est parfaitement sincère, unit tout dans l'amour et la lumière effectivement universels dans tous domaines, à tous niveaux, en tout instants de l'existence des êtres, en un mot, la convergence quasiment et carrément miraculeuse de chacun et tous, enfin réveillés, en fin de compte ressuscités.

On ne sait jamais vraiment comment définir le civilisé. On peut, on doit, une fois pour toutes proclamer avec notre corps, notre esprit, qu'un être civilisé situe en n'importe quelles circonstances le vital avant tout superflu, le vital, c'est-à-dire la priorité sans conteste de la sûreté, de la santé, de la dignité, de la déité même de tout être, humain et autre, et par-dessus tout, le vrai brûlant et ardent désir du cœur triomphant,

valeur suprême dans tous les rapports humains avec le Créateur, la Créature, la Création, avec le Divin, l'Humain, le Vivant.

Nous avons en occident des textes archi concentrés, aussi profond que d'une simplicité vertigineuse :

- L'Évangile de Jean : « *La lumière a lui dans les ténèbres, qui ne l'ont jamais reçue* ».
- Épître de Paul : « *Tout passe, hors l'Amour* ». Évidemment, l'Amour de tout.
- L'Ecclésiaste : « *Jamais rien de nouveau sous le soleil, vanité des vanités, tout est vanité* »
- L'Apocalypse : « *Voici l'Amour et la Lumière du Ciel, que tous se terrent* »

Et tant d'autres en Occident et en Orient, au Nord et au Sud !, tous nous disent une seule valeur qui surpasse tout, c'est l'Amour. Elle nous révèle que l'existence n'est pas la vie mais l'esquisse de la Vie. D'où une intéressante réflexion : en fin de compte, notre action n'est-elle qu'agitation ? À vrai dire, rien n'est sûr et tout est possible des hypothèses sur la cause et la fin. Mais quelles que soient la cause et la finalité, à dire vrai, cette obsession pour soi de réussite sociale personnelle dont on fait une valeur de premier plan n'est peut-être rien d'autre que le reliquat et le résultat pitoyable de l'aléa des temps des ténèbres.

Peut-être qu'à chaque instant de notre existence aléatoire et arbitraire, la vraie Vie est reniée et trahie en permanence depuis l'origine (espace et temps), par la barbarie et la sauvagerie inhérentes.

En fin de compte, nous tous, vivants/mourants, subissons tous ensemble, quelles qu'en soient les raisons et les causes, l'engrenage fatal d'une prison, notre propre œuvre aux conséquences incalculables.

Nous continuons à croire à tout moment, disposer d'un libre arbitre que nous avons peut être perdu par vanité et avidité, à la racine, à la source et reperdons continuellement par une opération pas très claire :

- Oubli de notre être réel, notre vraie nature ;
- ennui qui en résulte, ne sachant pas ou plus pourquoi et comment nous sommes là ;

- guerres et agressions continues contre ciel et terre, Dieu et Tout et nous-mêmes.



D'où cet acharnement absurde, aberrant à vouloir faire de grandes choses, au lieu de faire grandement les moindres choses.

Mais au delà de nos tourments et anxiétés, il y a le monde et l'ordre de la Maçonnerie, plus exactement l'essence de la maçonnerie, l'imperceptible pressentiment que la vie est authentiquement sainte et sacrée et quelque chose dont on n'a encore aucune idée.

Vivre libre - vibration indicible - sensation intime et ultime de contemplation immuable, infiniment au-dessus de nos actions paroles et pensées forcément dérisoires.

Là, auprès de la Lumière inouïe du « Pur Amour » qui unit et inclut tout, seule raison d'être de tout, la franc-maçonnerie sans limite conduit sa marche vers l'Unité et l'Éternité, la Vie et l'Univers sublime, si loin, et peut-être plus proche de nous que nous-mêmes.

Sans souci des incroyances et croyances innombrables, des incultures et cultures, voici le quidam divin en quête divine.

À la découverte du mystère divin

par Marie-Gabrielle Janier

*Marie-Gabrielle Janier, poète, écrivain et conférencier,
a publié en 1992 ¹ un essai ésotérique
dont le titre complet est :
« À la découverte du mystère divin
par le décryptage des symboles religieux,
de la géométrie sacrée et des archétypes universels ».
De cet ouvrage, nous avons extrait
avec l'amicale autorisation de l'auteur
trois passages que nous reproduisons
dans les pages suivantes.*

INTRODUCTION

Parmi les pénétrations possibles de l'au-delà, une méthode s'est imposée à moi. Mais bien avant d'entreprendre les recherches qui m'ont conduite à la construction de ces schémas universels, je m'étais toujours demandé – et je ne crois pas être la seule à l'avoir fait – pourquoi depuis la nuit des temps, le swastika existait-il déjà aussi bien chez les Indiens d'Amérique que chez les Hindous, les Basques ou les Africains ? Pourquoi la croix est un symbole universel et bien antérieurement à la venue du Christ ? Pourquoi les poissons sacrés de l'Égypte antique, le Dragon phénicien, l'Oanès mésopotamien, attestent-ils de symboles identiques à celui des premiers temps du christianisme ou de l'époque druidique, et pourquoi les Albigeois en faisaient-ils le symbole de la *Lumineuse Divinité* ?

Mais l'observation de la dispersion de tous ces archétypes, de tous ces symboles que nous ont livrés les différentes traditions et la parfaite similitude qui existe entre eux aussi bien dans l'art pictural, sculptural ou architectural de pays aussi éloignés les uns des autres et dès les époques les plus reculées, ne nous donne-t-elle pas à penser qu'il faut trouver leur origine dans une seule et même source : celle de l'Unité Primordiale

¹ Aux Editions Alain Brêthe, 28, allée Georges Récipion, 75019 Paris.

? N'oublions pas que le mot grec *symbolon* d'où a été tiré le terme de symbole signifiait : « *signe de ralliement* ». Le mot « *symbolique* » s'oppose donc ainsi au mot « *diabolique* », le préfixe SUN exprimant en grec le *rassemblement*, alors que le préfixe DIA exprime au contraire ce qui *sépare*. Le problème ainsi posé et considérant que le mouvement circulaire traduit une des plus importantes lois de ce monde, principe et conservation de l'Univers, j'ai pensé que l'origine du symbolisme ne pouvait trouver sa place que dans la figure géométrique qui est à la fois la plus simple et la plus complète, ainsi que la plus répandue parmi les vestiges de la très Haute Antiquité, je veux dire le cercle avec son point central.

J'en ai donc déduit que c'était seulement autour de ce cercle qu'il me serait possible de voir se structurer (par une succession de circonférences nullement construites au hasard, mais suivant un plan bien précis) une figure synoptique à l'intérieur de laquelle il était possible d'insérer (en les superposant les uns aux autres, comme des strates) un très grand nombre de graphiques représentatifs de la plupart des symboles que nous ont transmis à travers les siècles et parfois à travers les millénaires, les traditions religieuses, ésotériques ou hermétiques, pré ou post chrétiennes.

Partant de là, il fallait bien admettre que « *l'Un* » des alchimistes est aussi – tel que l'admet René Guénon – « un ensemble émanation-retour », dans lequel joue le pluralisme interne et externe. À cet égard, l'auteur du *Dictionnaire des Symboles* est également très explicite lorsqu'il affirme dans la préface que la pensée symbolique « *à l'inverse de la pensée scientifique, procède non point par réduction du multiple à l'un, mais par l'explosion de l'un vers le multiple, pour mieux faire percevoir, il est vrai, en un second temps, l'unité de ce multiple. Tant qu'on ne l'aura pas approfondi davantage, il nous paraît essentiel d'insister sur cette virtualité et d'abord de la sauvegarder* ». ²

De son côté Teilhard de Chardin avait avancé l'idée que « *par quelque chose Energie matérielle et Energie spirituelle se tiennent et se prolongent. Tout au fond, en quelque manière, il ne doit y avoir, jouant dans le monde qu'une énergie unique* ».

D'autre part, si Einstein osait affirmer : « *Dieu ne joue pas aux dés car son plan est ordonné* », on sait que Pythagore avait établi la mystique

² Jean Chevalier, «Dictionnaire des Symboles», Éd. R. Laffont.

des nombres sur des faits et tandis que Galilée de son côté n'hésitait pas à dire que « *la géométrie est l'alphabet dont Dieu lui-même se sert pour écrire l'univers* », Bachelard, plus près de nous, se demandait quant à lui, par quel hasard les mollusques fabriquaient leurs coquillages selon les lois de la géométrie. La science moderne a maintenant découvert que l'énergie qui déplace les corpuscules en utilisant des ondes (non décelables jusqu'à présent) est unique et universelle, et que les ondes vibratoires qu'elle engendre organisent la matière selon des schémas géométriques qui s'inscrivent eux-mêmes dans une grille construite à partir du cercle et ceci, de toute évidence, selon une loi bien établie et non point selon l'effet d'un pur hasard, comme d'aucuns voudraient nous en persuader.

Ayant moi-même et dès le départ de mes recherches utilisé le cercle comme module ou composant élémentaire, je peux affirmer que les plus récentes expériences corroborent parfaitement le système que j'ai emprunté pour la construction de mes graphiques. Je souhaiterais en tout cas que le syncrétisme qui semble découler de mes travaux puisse nous instruire de façon utile sur ce que l'on continue souvent à considérer encore comme de simples légendes théogoniques et prouver que c'est à travers ce que j'appellerais le décryptage d'une *Structure Unifiante* ou d'un *Idéogramme Absolu*, que l'on pourrait parvenir à l'idée que les symboles sont nés d'une Géométrie Sacrée établie sur une Idéation Divine, issue d'une *Gnose* (aujourd'hui remplacée par le *Savoir*), d'où les différentes religions et les différentes cultures ont tiré l'ensemble de leurs graphiques symboliques dont on retrouve des traces à travers un ésotérisme qui devait nous permettre (après l'avoir transformé en exotérisme) de prouver que toutes les formes de vie ne sont – du microcosme au macrocosme et selon un rythme inaltérable – que les manifestations diverses de l'unique et universel Principe qui régit le monde et que Créateur et Créatures ne font qu'Un.

Jung, comme nous le rappelle Michel Cazenave ³, « *s'est imposé peu à peu l'idée qu'il existait une sorte d'unité virtuelle dans l'ensemble de l'univers, une unité que l'homme vivait sur le mode de la symbolisation. Une unité, une réalité profonde qui se structurerait selon certains schémas susceptibles même de devenir par la suite des schémas mathématiques.* » Dans son ouvrage intitulé *Psychologie et alchimie*⁴, Jung nous dit également que l'archétype est une présence pour ainsi dire

³ Michel Cazenave (extrait du Figaro du 24/8/84, « Jung et la dynamique de l'âme »)

⁴ C.G. Jung, *Psychologie et alchimie*, Éd. Buchet/Chastel, p. 290.

« *éternelle* » et il s'agit simplement de savoir si la conscience le perçoit ou non.

Si, en effet, à travers toutes les époques, l'humanité n'a fait que s'éloigner du Principe par suite d'une matérialisation progressive, l'ère du Verseau dans laquelle nous entrons et qui devrait être celle du triomphe de l'esprit, devrait aussi nous permettre de découvrir le sens profond, secret mais véritable, de ce qui nous relie sans cesse – bien que nous en soyons aujourd'hui fortement éloignés – à ce Centre Suprême, symbole de l'Etat Primordial.

J'ajoute que si les physiciens pensent apporter aujourd'hui la preuve de l'existence d'un champ morphogénétique qui contiendrait *tous les possibles* et qui engendrerait des formes correspondant à un programme donné, j'espère quant à moi réussir à faire comprendre au lecteur, que cette preuve il y a belle lurette que l'ésotérisme, le symbolisme ou, tout simplement la métaphysique – qui est la connaissance des causes premières et des premiers principes – nous l'avaient déjà fournie.

Il m'est souvent arrivé, lorsque je fais part autour de moi de mes travaux et de ce qu'il faut bien appeler ma... « *découverte* », de m'entendre dire : « *Tout ça c'est bien, mais à quoi ça sert ?* »

Cette question dénonce parfaitement le pragmatisme de la plupart des gens et le « positivisme » de certains hommes de science qui ne reconnaissent la vérité d'une loi ou d'une théorie qu'à la possibilité d'en tirer des applications pratiques.

En fait, et dès l'abord, ces recherches m'ont apporté, en ce qui me concerne, la révélation d'un support de réflexion spirituelle assez extraordinaire, ce qui à notre époque où l'on s'enlise dans un matérialisme à outrance, n'est déjà pas si mal, puisque ce support pourrait aisément se confondre avec ce que la plupart des ésotérismes ont tenté de découvrir, c'est-à-dire une clef. Dans un ouvrage intitulé « *L'ésotérisme* », P.A. Riffard nous dit que la clef, chez les ésotéristes « *se veut méthode d'intelligibilité et moyen d'action : plan spéculatif et opératif. À partir d'éléments simples, de combinaisons complexes, elle permet de saisir la totalité du réel, sa diversité, sa créativité, son sens. Alors qu'un système (sommet de la pensée exotérique) réduit le multiple à une unité conceptuelle, elle monadise en quelque sorte, elle fait du*

*point un centre de signification, d'énergie, d'ordre. Chaque être est pensé comme un microcosme».*⁵

LE GRAAL

*« Il n'est rien de caché qui ne doive être découvert,
ni rien de secret qui ne doive être connu. »
(Luc, XII, 2)*

À ce propos, citons d'emblée Pierre Carnac⁶ : *« Merveilleuse approche ésotérique, dit-il à propos du Graal, digne d'en faire le symbole total, propre à se faire reconnaître sous la signature occulte de l'Homme Universel qu'il s'agisse en kabbale, du grand et si vieux Adam Kadmon, en vision islamique d'El Insàn El Kamil, en Inde ancienne du jeu d'interprétation d'Atman et de Brahman, en Chine Taoïste de Wang, l'Homme-Roi, ou en Afrique noire chez les Dogons de Nommo, l'Homme. Il va sans dire que sur ce chemin l'homme-Christ, le Christ-homme et Christ dans l'homme fusionnent. »* Et le même auteur de préciser que : *« Chez Wolfram d'Eschenbach et Chrétien de Troyes, le Graal, une fois matérialisé, devient presque une sorte d'objet dans l'Objet. »*

Et enfin nous dit toujours Pierre Carnac : *« Récipient, coupe à remplir, vase-image classiquement commune donnée par les Écritures ; et en même temps contenu, car cœur, dont la caverne comprend le grain de sénevé de l'image de Dieu, l'homme trouve de la sorte dans le Graal son propre miroir. L'homme ? Certainement pas tout homme. Sans plaider pour l'élitisme inné - que l'on veuille ou non de la quête, il ne saurait s'agir que de l'Homme nouveau, celui dont les traits sont bien brossés dans les Écritures. Un homme qui pourra accéder à la connaissance du commencement et de la cause des choses, à la différence de l'homme ancien destiné à la mort. Un homme qui porte en lui le germe de l'image de Dieu. »*

Toutes les quêtes de la Table ronde (avec Arthur, le Souverain idéal, Merlin l'enchanteur, Perceval, Lancelot, Gauvain : l'élite de la Chevalerie) sont orientées vers les secrets du GRAAL. Objet magique, vestige d'un monde archaïque, le Graal fait partie des talismans de l'Autre Monde.

⁵ P.A. Riffard, « L'ésotérisme », Éd Robert Laffont, Coll. Bouquins, p. 238.

⁶ Pierre Carnac, « Atlantis », n° 346, sept-oct. 1986.

Selon la Tradition, Lucifer – qu'il ne faut pas confondre avec Satan –, était un ange porteur de Lumière. Il la portait au front sous la forme d'une émeraude, symbole probable de la Lumière Primordiale. Or, Lucifer laissa tomber cette émeraude et la Tradition dit que ce fut dans cette émeraude que fut taillé le GRAAL.

Nous avons là la représentation parfaite de l'involution de l'esprit dans la matière (par la chute de Lucifer et la perte de l'émeraude), et celle de l'évolution de l'esprit, qui après avoir été recueilli dans la COUPE, remontera – par le sang du Christ – auprès du Père.

Involution et Évolution, Servitude et Libération, Lucifer et Christ, chacun indispensables l'un l'autre pour maintenir l'équilibre cosmique.

Si nous nous référons aux alchimistes, nous voyons que Sir George Ripley ⁷ écrit : « *Les philosophes disent aux chercheurs que les oiseaux et les poissons nous apportent le lapis, c'est-à-dire la pierre philosophale, et que chaque homme la possède. Il est en chaque lieu, en toi, en moi, en chaque chose dans le temps et dans l'espace.* »

La cosmogonie d'Empédocle qui nous donne la définition d'un être sphérique, nous éclaire sur la nature parfaite, « *ronde* » du « *Lapis* » qui provient de la sphère primordiale et qui la constitue ; c'est pourquoi la « *prima materia* » est souvent nommé « *lapis* », qui représente alors l'état manifesté. Mais ce passage de la pierre brute à la pierre taillée, ne put être effectué que par Dieu. Car il s'agit ici du passage de l'âme obscure à l'âme illuminée par la connaissance divine.

Dans son « *Parzival* », Wolfram Von Eschenbach indique que le « GRAAL serait une Pierre Précieuse, dont l'ermite Trevizent aurait dit : «... qu'elle reçoit du haut ce qui lui donne sa plus haute vertu. C'est aujourd'hui le Vendredi Saint (symbole de la Croix) ; c'est le jour où l'on peut voir une colombe descendre du ciel en planant ; elle apporte une petite hostie blanche (symbole du cercle) et la dépose sur la Pierre. Toute rayonnante de blancheur, la Colombe reprend ensuite son essor vers le Ciel (double spiration de l'Esprit) ».

On rejoint l'idée de synthèse selon le point de vue de René Guénon : « *Il y aura synthèse quand on partira de l'Unité même, et quand on ne la*

⁷ Sir George Ripley, très célèbre alchimiste du XVI^e siècle.

perdra jamais de vue, à travers la multiplicité de ses manifestations, ce qui implique qu'on a atteint au-dehors et au-delà des formes, la conscience de la vérité principielle qui se revêt de celles-ci pour s'exprimer et se communiquer dans la mesure du possible [...] Une synthèse s'effectue essentiellement du dedans ; nous voulons dire par là qu'elle consiste proprement à envisager les choses dans l'unité de leur principe, et à les unir ainsi, ou plutôt à prendre conscience de leur union réelle, en vertu du lien tout intérieur, inhérent à ce qu'il y a de plus profond dans la nature.»

Par ailleurs, les recherches auxquelles se livrent les physiciens concernant les propriétés des *sous-particules subatomiques*, aboutissent à la conclusion que chacune de ces cellules ne peut être traitée isolément puisque, dans ce monde incroyablement petit, tout est relié.

« La notion excluant toute séparation d'un élément par rapport aux autres dans l'Univers est précisément l'une des clés des Traditions mystiques non seulement dans le Bouddhisme, l'Indouisme et le Taoïsme, mais aussi dans les traditions mystiques occidentales, nous dit Fridjof Capra. Et les parallèles entre science et mysticisme ne sont pas limités à la physique moderne ; ils peuvent être étendus de par les mêmes justifications à la nouvelle biologie systémique. » [...] « Tous les phénomènes sont conçus comme solidaires et inséparables dans cet ensemble en tant que manifestations différentes de la même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie. Les Bouddhistes désignent cela : « La Réalité telle qu'elle est. » nous dit toujours Fridjof Capra. ⁸

Et ceci nous conduit tout naturellement à ce passage tiré d'une Upanishad :

« Écoutez ce qu'enseignaient depuis des millénaires les Grands Maîtres de l'Inde : Le principe dont tous les êtres naissent, dont ils vivent une fois nés, où ils rentrent quand ils meurent, tu dois chercher à le connaître : c'est Brahman. ⁹ Quiconque se voit dans les êtres et vit tous les êtres en lui devient Un avec Brahman Suprême. Le Brahman Suprême, l'âme de tout, le principe de l'Univers, plus tenu que la chose la plus ténue, l'Être Éternel, tu l'es, tu l'es, tu l'es ! »

⁸ Fridjof Capra, «Le Tao et la Physique», Éd. Sand.

⁹ Note de l'auteur : Remarquons ici que Brahman, en tant que réalité ultime extérieure, est identique à Atman, la réalité intérieure.

Et voici comment Ida Rabinovitch ¹⁰ commente ce passage : « *Ce Brahman Hindou est bien, sans aucun doute, cet immense tissu de l'Univers qui, bien qu'invisible, nous constitue nous-mêmes ! L'Énergie des Mondes ! Et si nos physiciens nous apprennent que l'énergie est toujours faite d'ondes vibrantes (ou particules) et si nous-mêmes sommes faits des mêmes particules (ou ondes vibrantes), quelle preuve plus convaincante pourrions-nous trouver de l'Unité Universelle?* »

Paul Claudel¹¹, de son côté, dans : « *Religion et Poésie* », nous dit « *que les choses visibles ne doivent pas être séparées des choses invisibles, car toutes ensemble elles constituent l'Univers de Dieu.* »

Commentant cette pensée, Sadayo Satomi ¹², religieuse catholique de nationalité japonaise, écrit dans la préface de son étude consacrée au symbolisme de la Croix chez Paul Claudel : « *Autrement dit, la présence de l'invisible enrichit celle de la chose visible et lui donne un sens complémentaire. C'est le monde invisible qui fournit la clé du monde visible et c'est le monde visible, débordant de la puissance intérieure, qui nous suggère l'existence de l'invisible.* » Et c'est là aussi que se situe précisément ce « *monde marginal* » dont parle Henry Corbin, « *intermédiaire entre le monde sensible et le monde intelligible.* »

Et ce n'est pas un hasard si, pour désigner cette Intelligence Cosmique qui régit l'Univers, la plupart des grandes traditions ont employé le mot « souffle ». Qu'il se traduise par « Nout » (pour les Égyptiens, par « Hamsa » (pour les Brahmanistes), « Ruah » ou « Ruach » (pour les Israélites), « Spiritus Sanctæ » (pour les Chrétiens), ou par « Qi » (dans la philosophie chinoise), ce mot garde universellement le sens d'un principe divin. Tous ces entités d'ordre spirituel n'étant que le rappel de l'existence d'une *même réalité indivisible qui est en toute chose et dont toute chose est bâtie, d'une même Force Miraculeuse* ¹³, imperceptible par nos sens, incompréhensible pour notre concept, mais qui est à la fois contenue dans Tout et contenant Tout et dont on peut dire qu'elle n'est autre que « *la Réalité telle qu'elle est* ».

¹⁰ Ida Rabinovitch, in «3e Millénaire», n° 10.

¹¹ Paul Claudel, «Religion et poésie», *Œuvres en prose, la Pléiade*, 1965.

¹² Sadayo Satomi, «Le signe de la croix chez Paul Claudel, Étude d'un symbole», Éd Librairie, Éditions France Tosho, Tokyo, 1982.

¹³ D'où le nom de «Tout-Puissant» que l'on donne parfois à Dieu, omnipotent, omniprésent et éternel.

N.B. Hamsa, qui représente un cygne couvrant l'Œuf Cosmique, est en réalité un « souffle ».

Ruah, l'Esprit-Dieu, qui couve sur les eaux primordiales de la Genèse, est le « souffle ».

Il faut d'autre part remarquer que *pneuma* en grec signifie à la fois souffle et esprit, et que le lien sémantique entre ces deux mots se retrouve en latin où «spiritus» (esprit) signifie d'abord «respiration» (spirare : respirer).

De même que Er-Ruh qui, dans le langage musulman, signifie « esprit » a pour sens premier « souffle ».

Ch'i en chinois signifie « gaz » ou « éther ». Mais, dans l'ancienne Chine, ce mot était employé pour désigner le souffle vital ou l'énergie animant le cosmos. Et n'oublions pas que l'acupuncture n'a d'autre but que de stimuler le flux du « ch'i » à travers les canaux du corps humain, ces canaux étant en quelque sorte les « sentiers du ch'i ».

CONCLUSION

Si je n'ai, pour ma part, jamais cessé tout au long de mes recherches, d'être habitée par l'idée que l'Univers s'articule autour d'une même structure absolue, je reste encore aujourd'hui tout à fait incapable de donner une explication quant à la raison pour laquelle la grille de ma composition a pu être construite à partir de telle ou telle donnée, plutôt qu'à partir de telle ou telle autre, mais j'en appelle à l'opinion de tous ceux qui veulent bien partager l'idée qu'il existe une Conscience Cosmique qui gratifie ceux qui savent - ou peuvent - se mettre à son écoute, d'un don particulier de vision. « *Quand le concept d'esprit humain est compris comme étant un mode de conscience dans lequel l'individu se sent lié au cosmos tout entier, nous dit encore Fritjof Capra, il devient clair que la conscience écologique est véritablement d'ordre spirituel.* »

En fait, l'idée d'un individu lié au cosmos est exprimée par la racine latine du mot « religion » - qui est *religare* (relier fortement) - et aussi par le mot sanscrit « yoga », signifiant *Union*. Il n'est donc pas surprenant que la nouvelle vision de la Réalité soit en accord avec beaucoup d'idées des traditions mystiques. L'esprit et la vie sont tous les deux les manifestations du même ensemble de propriétés systémiques, un ensemble de processus qui représente la dynamique de l'auto-organisation.

Mais n'est-ce pas précisément au sein même de cette auto-organisation, de cette auto-génération d'un seul et même module, le CERCLE, que se trouve le secret de l'Harmonie des Sphères, Harmonie qui détient en elle tout LE MYSTÈRE DIVIN ?

Je voudrais dire, et ceci en matière de conclusion, que le résultat des travaux que j'ai essayé d'exposer a fait naître en moi la conviction que « *Ineffable* » (et c'est sciemment que j'emploie ce terme plutôt que celui de Dieu, que certaines religions ont trop souvent *anthropomorphisé*) ne saurait se revêtir d'aucune forme perceptible, qu'elle soit humaine ou autre...

La véritable nature de cet *Ineffable*, sans commencement ni fin, invisible et pourtant universellement omniprésent, ne peut être que ce Vide Originel et Virginal, là, où tel qu'en Lui-Même peut s'auto-concevoir l'Esprit, à la fois en tant que « *contenant* » et « *contenu* », « *réceptacle* » et « *objet reçu* », Essence de toute chose et fécondateur de toute vie.

Et comment ne pas songer à rappeler ici une des paraboles des Upanushads présentée sous la forme d'un dialogue entre Maître et disciple :

- *Apporte une figue.*
- *La voici, Maître !*
- *Ouvre-la.*
- *Elle est ouverte, maître.*
- *Que vois-tu ?*
- *Des petites graines, Maître.*
- *Partage-en une.*
- *Elle est partagée, Maître.*
- *Qu'y vois-tu ?*
- *Rien du tout, Maître.*

- *En vérité, mon ami, c'est de cette essence subtile que tu n'as pu voir, en vérité, c'est de cette essence subtile qu'est sorti le grand arbre. Crois-moi, mon ami, c'est cette essence subtile qui est l'âme de l'univers tout entier. C'est la réalité même. C'est Atman.*

- *C'est toi-même*¹⁴

¹⁴ Chhândogya Upanishad, VI, 12.

Raspoutine, agent de l'Allemagne ?

par Jean-Marie Fraisse

Nous savons le rôle que Papus et Monsieur Philippe jouèrent auprès de la Cour de Russie à la charnière des 19^e et 20^e siècles. La tsarine les avait appelés à plusieurs reprises pour tenter de guérir son fils, le tsarévitch, atteint d'hémophilie. Ils jouissaient d'un énorme crédit mais l'histoire en décida autrement et ils durent renoncer à leur action toute vouée à l'expansion du martinisme et de la tradition initiatique mais également à la paix mondiale quand, alors que la Révolution d'Octobre se profilait à l'horizon, un moine très controversé et très mystérieux prit leur place à la Cour. Ce moine s'appelait Raspoutine et, si nous publions aujourd'hui un document qui lui est consacré, c'est justement en raison des liens qui unirent la Cour de Russie de cette époque avec nos Maîtres Passés.

Dans la masse des textes consacrés à Raspoutine dès 1917 et jusqu'à nos jours, ce sont bien les plus multiples thèses - et les plus contradictoires - qui ont pu se voir développées, au sujet du fond de ce personnage et du rôle que celui-ci a pu effectivement jouer...

Il peut ainsi sembler présomptueux d'en vouloir encore en rajouter, surtout devant les relatives qualités et l'amplitude de certains travaux biographiques sur Raspoutine, maintenant anciens, tels, dans une certaine mesure, celui de René Fulöp-Miller (*Raspoutine, le diable sacré*, Payot, 1938) ou des plus récents, comme celui d'Edvard Radzinski (*Raspoutine, l'ultime vérité*, J.-C. Lattès, 2000). Toutefois, nous espérons que dans ce court article nous *réveillerons* quelques éléments - apparemment trop souvent méconnus et délaissés - que nous avons pu chiner çà et là, épars, dans les mémoires des témoins premiers de l'époque : dans celles de l'ambassadeur de France en Russie en la période cruciale de 1914-1917, Maurice Paléologue (*L'écroulement du tsarisme*, Flammarion ; *La tsarine mystérieuse* Plon, Fayard, 1932 ; *La Russie des tsars*, journal, Plon, 1921), et, surtout, à travers celles du principal auteur et organisateur de l'assassinat de Raspoutine, le prince Félix Youssouppoff (*La fin de Raspoutine*, Plon, 1927).

Nous nous appuyerons également sur le livre du juge Nicolas Sokoloff (*Enquête judiciaire de la famille impériale russe*, Payot, 1924) qui retrace

justement, en plus du fait lui-même de l'assassinat des Romanov, les mécanismes sous-jacents qui ont conduit au drame et, parmi eux, l'action proprement dite de Raspoutine.

Enfin, toujours dans cette optique de discerner une accointance possible de Raspoutine avec l'Allemagne de Guillaume II, nous n'avons pu d'abord que nous laisser guider par les avis de deux auteurs particulièrement bien informés : Henri Rollin (*L'apocalypse de notre temps*, Gallimard, 1939, réédition Allia, 1991) qui se basera sur le travail du juge Sokoloff, et Philippe Encausse (*Sciences occultes ou 25 années d'occultisme occidental, Papus, sa vie, son œuvre*, Ocia, 1949, et *Le Maître Philippe de Lyon*, réédition Éditions Traditionnelles, 1990). Tous deux, s'ils n'ont pas véritablement choisi de traiter directement de la question précise qui nous occupe, ont néanmoins bel et bien avancé les indications les plus essentielles.

Grigori Iéfimovitch Raspoutine entre en contact avec le couple impérial russe à partir apparemment de l'automne 1906, une année donc après la disparition de Nizier Philippe (été 1905). On se rappellera que Raspoutine ne cessera plus dès lors d'asseoir peu à peu son influence due à son don de guérison exercé notamment justement sur la personne de l'héritier du trône atteint d'hémophilie. Le couple impérial et principalement la tsarine penseront lui être plusieurs fois redevables de la vie de l'enfant.

Raspoutine ne cessera ainsi d'accroître son influence jusqu'à finalement son assassinat dans la nuit du 29 décembre 1916, juste un peu plus de deux mois après la disparition de Gérard Encausse, Papus.

On a pu aller jusqu'à voir en Raspoutine un agent direct de Guillaume II, duquel il aurait même pu recevoir parfois des instructions écrites et un financement conséquent. Ce fut la thèse de l'Anglais William Lequeux dans *Histoire extraordinaire de Raspoutine, le moine scélérat - pièces secrètes recueillies par le service de contre-espionnage anglais*, publié dès 1919. Disons tout de suite que les séries de *preuves* et les assertions de l'auteur paraissent parfois pour le moins bien simplistes. Aucun des biographes de Raspoutine ne reprit, à notre connaissance, ces assertions. Le kaiser Guillaume II aurait même plutôt vu au départ d'un assez mauvais œil (comme d'ailleurs au bout d'un temps le reste au complet de la famille impériale russe) cette présence et cette influence de l'étrange moujik auprès de ses cousins Nicolas II et de son épouse. Plus tard, toutefois, à la déclaration de guerre et au cours du conflit, peut-être le

kaiser vit-il là un avantage dans les scandales qu'occasionnait Raspoutine en Russie (débauche...) et le discrédit et l'affaiblissement global du pouvoir du tsar qu'ils entraînaient. Peut-être même Guillaume II fut-il informé et approuva certaines actions que les services secrets allemands en Russie orchestraient apparemment en effet autour de Raspoutine (ce dernier rencontrait ouvertement, au cours de soirées et de fêtes, certains personnages que l'on savait largement liés aux intérêts allemands, comme nous le rappellerons plus loin. Au-delà des renseignements possiblement glanés par la fréquentation de Raspoutine, la seule relation de celui-ci avec des individus notoirement liés à l'Allemagne ne pouvait qu'ajouter encore au discrédit du pouvoir du tsar).

Raspoutine arrivant à jouer un rôle politique de premier plan, faisant et défaisant les ministres, on ne peut évidemment que concevoir également que l'empereur Guillaume aurait pu savourer le fait de savoir que ses services de renseignements puissent aiguiller justement un tel personnage.

Disons toute de suite que l'accusation dont on chargea Raspoutine d'œuvrer pour l'Allemagne reposera de fait principalement sur ses prises de position et sur son influence dans les nominations et les décisions du pouvoir, notamment à partir des crises majeures - tensions issues de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine par l'Autriche-Hongrie (1909), des guerres balkaniques (1912-1913) jusqu'après l'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand - et pendant la Première Guerre mondiale.

Raspoutine ne cessera ainsi de freiner toujours au possible les ardeurs bellicistes de la Russie, pesant apparemment de tout son poids sur Nicolas II afin qu'il ne s'engage pas dès 1909 dans une guerre pour les Balkans, tandis que le Grand-Duc Nicolas Nicolaïevitch, oncle du tsar et lui-même gendre du prince régent et futur Nicolas 1^{er} de Monténégro, poussait pour sa part à une intervention militaire russe en vue de la défense de populations serbes, au côté donc de la Serbie et du Monténégro. L'Allemagne alors jeta elle aussi son poids dans la balance en menaçant de soutenir l'Autriche-Hongrie dans une invasion de la Serbie. La Russie recula comme, en 1912, lors des guerres balkaniques (où Nicolas II évitera pareillement d'engager la Russie). Raspoutine avait, semble-t-il, largement poussé au pacifisme... La poudrière balkanique attendra encore quelques années pour exploser. Le « clan des Monténégrines », comme on l'appelait - Militza et Anastasie, et leurs époux, les grands-ducs Pierre et Nicolas, déjà opposés à Raspoutine,

devait se souvenir de l'attitude de celui-ci à l'occasion de cette première crise de 1909 et des guerres balkaniques de 1912-1913. Raspoutine avait alors joué de son rôle d'homme de Dieu – et partisan donc du pacifisme en insistant sur le fait que la Russie devait mieux se concentrer sur ses problèmes intérieurs. Il utilisera aussi ce même type de derniers arguments, en ajoutant encore sur le chapitre religieux – la Russie orthodoxe, seule détentrice véritable de la vérité et du message chrétien, reposant sur le tsarisme – pour tenter d'atténuer les rapprochements avec les démocraties de l'ouest, Angleterre et France, et les influences de celles-ci.

Raspoutine avait d'abord été accueilli par le clan des princesses monténégrines et des grands-ducs Pierre et Nicolas. Dans les premiers temps de leur relation et des premiers séjours de Raspoutine à Saint-Pétersbourg – où celui-ci était soutenu par la hiérarchie ecclésiastique et se signalait notamment par des dons de guérisseur – les monténégrines et les grands-ducs permirent même à Raspoutine qu'une opération chirurgicale soit réalisée à leurs frais dans la capitale sur la personne de la femme de celui-ci et mère de leurs enfants, la dénommée Prascova qui habitait en Sibérie. Les relations des monténégrines et des grands-ducs avec Raspoutine devaient déjà se transformer au cours de 1907. Rappelons que Gérard Encausse-Papus allait accomplir son dernier voyage en Russie en 1906 et qu'il avait eu l'occasion, selon son fils Philippe Encausse, de connaître Raspoutine. Et de s'en méfier. La princesse Militza fut, selon Edvard Radzinski, à l'origine du relancement de l'enquête par la hiérarchie orthodoxe sur le passé et les mœurs de Raspoutine, ses pratiques et son appartenance ou non à la secte des « khlystis » (secte hérétique, interdite et persécutée mais alors encore active où se pratiquaient des rites orgiaques soi-disant inspirés par la doctrine du Christ). Une première enquête avait été lancée auparavant sur la demande du pape du village de Raspoutine et s'était arrêtée faute de preuves. Cette seconde enquête (1907), qui arriva à comporter une série d'éléments graves d'accusation, fut enterrée rapidement, apparemment sur instruction impériale et certainement en fait sous l'influence de la tsarine. Encore une autre enquête, diligentée notamment par des membres du gouvernement – avec, semble-t-il, cette fois l'aval du tsar lui-même – et qui déboucha elle aussi sur le même genre d'accusations graves, dut finalement subir plus tard (1912) un sort identique, alors justement que Raspoutine était sensé avoir accompli un nouveau miracle salvateur sur la personne du petit Alexis, héritier du trône.

Raspoutine fit dans tous les cas, effectivement, et de quelque manière que ce soit, le jeu de l'Allemagne jusqu'à sa mort et au milieu même de la guerre mondiale. « Tsar au-dessus des tsars », comme on put l'appeler à l'époque.

Il est assez vraisemblable de penser que le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch finit par être un des principaux responsables de la tentative d'assassinat que subit Raspoutine, laquelle eut lieu juste deux semaines après le meurtre de l'archiduc François-Ferdinand à Sarajevo. Maria Raspoutine, la fille de Raspoutine, dans son livre *Raspoutine mon père* (Albin Michel, 1966) évoque aussi une première tentative qui aurait eu lieu vers 1912-1913 ; elle en désigne le grand-duc comme le commanditaire : une voiture à cheval aurait manqué d'écraser volontairement Raspoutine. Mais, pour cette première tentative, les indications manquent contrairement à celle de 1914 où, paradoxalement, Maria Raspoutine n'accuse pas le grand-duc. Dans l'été 1914, Raspoutine, ayant pour un temps quitté Saint-Pétersbourg pour retourner chez lui dans son village de Sibérie, y fut poignardé par une femme, internée à l'asile à la suite de cet acte. Cette tentative d'assassinat aurait pu être volontaire - en plus d'un apparent dérangement mental, cette femme était plus ou moins condamnée par une maladie grave et n'avait alors plus rien à perdre - en tout cas, elle avait été *envoyée* vraisemblablement par un prédicateur et agitateur célèbre à l'époque en Russie, le moine Illiodore (voir photographie), lequel s'enfuit à la suite de cela en Suède, échappant à un ordre d'arrestation. Le grand-duc Nicolas, lui-même, précisément veillait.

Raspoutine échappa de peu à la mort. Gravement blessé néanmoins, il dut être hospitalisé à Tioumen, une des plus proches grandes villes de province (la tsarine avait dépêché à son chevet le chirurgien le plus réputé de Saint-Pétersbourg) - il fut toutefois tenu ainsi éloigné directement du pouvoir - alors que se jouaient justement les jours et les heures fatidiques qui devaient conduire le monde à la guerre. Dès lors, les milieux russes partisans du soutien aux frères serbes et hostiles aux austro- allemands et favorables donc à l'engagement militaire de la Russie et entraînés notamment par le grand-duc Nicolas avaient les mains relativement libres pour *pousser* le tsar. Raspoutine, de son lit d'hôpital, devait néanmoins abreuver le couple impérial de télégrammes l'incitant à ne pas se lancer dans la guerre. Une de ses lettres est généralement citée par tous les biographes de Raspoutine, car elle plus

ou moins considérée comme possiblement prophétique – en tout cas, révélatrice des positions de celui-ci quant à la guerre et, aussi, des véritables qualités expressives du personnage.

On peut donc penser que le poids de Raspoutine sur le couple impérial, s'il avait été en état de revenir à Saint-Pétersbourg et de déployer là au mieux son influence, aurait peut-être pu changer la décision du tsar d'apporter à la Serbie le soutien de la Russie et, donc, d'empêcher directement, du fait du jeu automatique des alliances, le déclenchement de la guerre mondiale. Maurice Paléologue, l'ambassadeur de France, rapportera les moments décisifs où le tsar était pressé par son ministre des affaires étrangères, Sazonoff, et notamment aussi par le grand-duc Nicolas afin de s'opposer aux exigences de réparation de l'Autriche-Hongrie envers la Serbie – délibérément outrancières et provocatrices – lesquelles étaient en fait soutenues et dirigées par l'Allemagne elle-même. Le tsar Nicolas II, opposé de cœur aux ambitions des austro-allemands, tergiversa, semble-t-il, néanmoins jusque dans les derniers moments où se jouèrent, à coups de télégrammes et par les messages des diplomates échangés entre les deux cousins Guillaume II et Nicolas II, à travers promesses, avertissements, ultimatums et ultimes recours, les processus clés de mobilisations générales et, finalement, de déclarations de guerre. Raspoutine, d'un côté, le grand-duc Nicolas et Sazonoff de l'autre, jouèrent chacun dans ces moments de tous leur poids pour ranger le tsar à leurs avis opposés. Cloué au lit, se remettant de sa blessure, Raspoutine, éloigné de toute possibilité d'influence directe, n'aurait ainsi pu empêcher le déclenchement de la guerre. Le pacifisme de Raspoutine en l'occurrence, basé sur des arguments humanitaires et religieux, faisait le jeu des austro-allemands et leur aurait permis d'accroître comme ils le voulaient leur domination en Europe.

À la déclaration de la guerre, le peuple russe tout entier sembla faire corps avec son souverain. La Sainte Russie sentait qu'elle s'engageait dans une guerre désormais nécessaire et légitime ; l'ensemble de la nation et le couple impérial lui-même parurent entraînés et soudés comme jamais par une vague de patriotisme. L'heure n'était plus aux tergiversations et aux hésitations pour Nicolas II qui laissèrent la place, dans son cœur à un élan et, dans sa bouche, à une suite de déclarations martiales, lors notamment de cérémonies émouvantes où communièrent le tsar-souverain et son peuple. Il est utile de préciser notre point de vue sur la tsarine Alexandra que certains historiens ou commentateurs décrivent encore comme foncièrement hostile et opposée plus ou moins

à une guerre avec l'Allemagne, son pays d'origine, et du fait de ses liens familiaux avec le kaiser, tous liés également et de la même façon avec le roi George V d'Angleterre. Ce qui n'empêcha pas la guerre en famille. D'autre part, la tsarine Alexandra, née princesse de Hesse, était opposée depuis toujours aux Hohenzollern et à l'autoritarisme et à la domination prussienne sur l'Allemagne. Si un de ses frères, qu'elle aimait, combattit durant la guerre pour l'empire allemand, Alexandra, elle-même, petite-fille de la reine Victoria devenue russe et orthodoxe, donnera ainsi toujours les signes d'une hostilité certaine par rapport à l'Allemagne de Guillaume II. Si elle parut effondrée à la déclaration de guerre, elle en imputera néanmoins toutes les responsabilités à leur cousin le kaiser.

Que le lecteur nous pardonne cette longue digression nécessaire : nous verrons plus loin les difficultés rencontrées par Raspoutine pour imposer ses propres vues au sujet de la guerre, alors même qu'il paraîtra mener la politique de l'empire russe (disons déjà qu'il poussera à un arrêt des hostilités avec l'Allemagne, à une paix séparée). La question des prises de positions de la tsarine restera elle aussi évidemment des plus déterminantes.

Revenons-en donc au commencement de la guerre.

Grigori Raspoutine hospitalisé à Tioumen devait réapparaître à Saint-Pétersbourg vers septembre 14 au milieu de cette atmosphère d'élan patriotique, à l'heure néanmoins des résultats des premiers engagements militaires et suite déjà à la défaite russe de Tannenberg. Comme l'expliquera monsieur Paléologue, Raspoutine sentira que l'heure n'est pas de s'opposer trop à ce courant patriotique ; il ne se gênera pas d'exprimer lui aussi son mépris pour Guillaume II qu'il tiendrait pour le responsable de la guerre. Il affirmera toujours aussi habilement, et bien qu'il désapprouve l'engagement de la Russie dans le conflit et se répande en prédictions catastrophiques, qu'il prie toujours pour le succès des différentes opérations militaires russes.

À titre d'exemple, révélateur de la nature *naïve* et désinvolte du personnage (ce qui faisait également son charme sans exclure nullement sa malice), dans les tout débuts de la guerre et à son retour « aux affaires » Raspoutine espéra publiquement, selon un témoignage, que la flotte russe allât bombarder Vienne !

Raspoutine ira cependant jouer de plus en plus son rôle d'homme de Dieu compatissant envers les souffrances, en s'opposant à la guerre. Les revers des armes subis par les troupes russes tendront à donner raison à des avertissements du prophète « de malheur » et lui permettront de justifier davantage ses vues, à savoir, selon lui, une nécessaire conclusion de la paix avec les austro-allemands.

En août 1915, Nicolas II releva le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch de son poste de commandant en chef des armées russes, au grand dam de la plupart des militaires, d'une grande partie du peuple et de l'aristocratie et des représentants des alliés dont l'ambassadeur de France. Plusieurs raisons à cela : les revers successifs de l'armée russe, le désir du tsar de mener depuis le début la guerre à la tête de ses troupes et, surtout, l'hostilité de la tsarine envers le grand-duc et à l'influence de Raspoutine. En conséquence de quoi, le tsar s'éloigna de Saint-Pétersbourg pour aller sur le front et la tsarine demeura quasiment seule sous l'influence de Raspoutine.

Les agents allemands demeuraient également dangereusement actifs en Russie. Un espion avait été démasqué jusqu'au sein de l'État-major en la personne d'un officier supérieur, le colonel Miassoyédoïf, protégé direct du ministre de la guerre Soukhomlinoff, lequel allait lui-même pouvoir bénéficier de la protection de Raspoutine. L'officier-espion sera exécuté en mars 1915 ; ses activités pour le compte des Allemands avaient apparemment contribué aux défaites russes en Prusse orientale et à Tannenberg.

On attribuera au ministre de la guerre Soukhomlinoff, si ce n'est une complicité, du moins un comportement plus que léger dans cette affaire, cela s'ajoutant à des accusations de corruption visant notamment son épouse. Il sera destitué en juin 1915 et, suite à une enquête, emprisonné en mai 1916. Raspoutine réussira à obtenir de la tsarine et du tsar la remise en liberté de Soukhomlinof, par *humanitarisme*, pour des raisons de santé.

Les Allemands apporteront un soutien certain aux opposants révolutionnaires du tsarisme en favorisant au moins la rentrée de Lénine en Russie depuis son exil en Suisse et, ce, à la faveur de la première Révolution de février. Les contacts entre les bolcheviks et les Allemands étaient plus étroits qu'on ne veut généralement l'admettre, les

révolutionnaires bénéficiant certainement des subsides germaniques et, peut-être bien aussi, d'un soutien logistique.

Raspoutine en tout cas faisait bien le jeu de l'Allemagne par son poids sur le couple impérial, par sa capacité toujours croissante de décider des nominations et des révocations, jusque dans les postes clés du pays. Son influence était due à ses « miracles » ou prétendus tels, en tout cas à son don de guérison mis au service du couple impérial. La tsarine, elle, pour sa part, était notamment certaine de lui devoir la vie de l'héritier du trône, le tsarévitch Alexis.

Après le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, ce fut au tour de différents ministres d'être écartés et remplacés : parmi eux, Sazonoff, délégué aux affaires étrangères, et « homme de la France », personnellement partisan de la guerre à outrance contre l'Allemagne, cependant que l'on assistera justement, en plein conflit mondial, à des nominations de personnages jugés finalement incompétents. Raspoutine fera nommer Boris Sturmer à la fois président du conseil et ministre des affaires étrangères. Pour ceux que Raspoutine fera également nommer, citons encore Protopopov, à l'Intérieur, qui restera jusqu'à la Révolution. Son incompétence se révélera alors tragiquement car ses décisions favoriseront et encourageront les émeutiers : répressions inutiles au départ qui pousseront à la révolte et quand des mesures répressives s'avéreront finalement nécessaires et cruciales contre les révolutionnaires dans les rues de Saint-Petersbourg, elles se révéleront, faute d'ordres et de dispositions cohérentes, complètement inadaptées. Il manquera d'informer le tsar et il mentira sur la réalité de la situation qui, devenue critique, entraînera l'abdication du souverain. Protopopov, qui avait un goût particulier pour un certain mysticisme et qui passait pour un désaxé – après la mort de Raspoutine et à l'époque de la Révolution de février, on lui attribuera des nuits passées dans des séances de spiritisme à évoquer le fantôme de celui-ci – finira fusillé par les révolutionnaires bolcheviks après la seconde Révolution d'octobre.

Si, durant son *règne*, Grigori Raspoutine se mêla donc indirectement de la conduite de la guerre, comme il pesait de tout son poids sur la politique générale du pays, cependant il se heurta parfois à la volonté du tsar qui demeurerait inébranlable au moins sur un point : Nicolas II restera en effet jusqu'au bout un partisan de la guerre à outrance contre l'Allemagne et, de fait, il n'entendra apparemment jamais que Raspoutine ait tenté à un quelconque moment de se mêler directement de stratégie

militaire, quelle que fût donc l'influence que ce dernier pût avoir sur la vie privée et les décisions de politique intérieure du couple impérial (notamment sur la tsarine, laquelle, complètement subjuguée par le *sauveur* de son fils, serait peut-être bien allée jusqu'à suivre malgré elle les plus suspects des conseils...).

Monsieur Paléologue, néanmoins, ne vit pas en Raspoutine un espion conscient ou un agent direct de l'Allemagne, bien que l'ambassadeur de France ne doutât pas que celui-ci ne subisse par ailleurs les influences de certains personnages liés aux intérêts germaniques et agissants, eux, véritablement pour le Reich. La comparaison des avis de monsieur Paléologue avec ceux de Félix Youssouppoff, l'assassin de Raspoutine – que l'ambassadeur de France, dans ses *Mémoires*, n'épargne d'ailleurs pas non plus – permet assez d'admettre cet état de fait : Raspoutine, quelque manipulateur qu'il fût, apparaît comme un personnage pouvant, sinon faire preuve de naïveté (ce serait peut-être toutefois risquer d'aller un peu loin), en tout cas être lui-même manipulé ou, alors, instrumentalisé à son tour. Les dîners qu'évoquera Paléologue ne suffiront pas à expliquer les rapports entre Raspoutine et ceux qui le dirigeaient. Ces rapports, grâce au témoignage du prince Félix Youssouppoff, apparaissent davantage développés, avoir d'autres sortes de liens à l'origine et certainement bien plus subtils...

Youssouppoff, qui réussit d'abord à gagner la confiance de Raspoutine pour juger par lui-même de l'attitude de celui-ci, fut ainsi convaincu de la menace qu'il représentait pour la Russie, notamment en tant qu'agent ou instrument de l'Allemagne. Ainsi, au fur et à mesure des confidences de Raspoutine lui-même, Félix Youssouppoff découvrit que celui-ci affirmait être en relation avec ces personnages qu'il appelait « les verts » et qui habitaient la Suède, la Suède et Stockholm étant, ainsi que le souligne monsieur Paléologue, le centre de renseignement allemand pour la Russie. Ce furent, selon Félix Youssouppoff lui-même, ses propres soupçons ou découvertes des plans, des projets et des procédés dans lesquels était impliqué Raspoutine qui le déterminèrent finalement à l'assassiner. Ajoutons que les « pouvoirs mystico-magiques » de Raspoutine convinquirent également Youssouppoff (comme il l'affirmera) « à délivrer la Russie d'un tel personnage ».

Dans cette question de savoir si Raspoutine fut ou non un agent de l'Allemagne où s'il put de quelque façon être utilisé par certains milieux d'inspiration germanique, une attention primordiale doit être encore

accordée à un certain Boris Soloviev, fils d'un haut fonctionnaire ami de Raspoutine et qui se rapprochera de sa fille, Maria. Il se fiancera avec elle et l'épousera, après la mort de Raspoutine, et après la première Révolution de février. Maria Raspoutine se vit encouragée dans cette relation par son propre père, comme elle l'évoquera elle-même dans ses souvenirs (Maria Raspoutine, *Le roman de ma vie*, La Nouvelle Société d'Éditions, 1930).

Boris Soloviev était, selon Raspoutine, « un homme sérieux, un officier... ». En fait, sa trajectoire apparaîtra des plus troubles : on retrouvera Soloviev, selon le juge d'instruction Nicolas Sokoloff qui instruira l'enquête dans le camp des Blancs pendant la guerre civile sur l'assassinat de la famille impériale, lié directement aux intérêts allemands. Le juge Sokoloff verra justement dans Soloviev un agent double, et même triple, qui, se faisant passer pour un contre-révolutionnaire, collabora, à différents moments, avec les bolcheviks. Il sera d'ailleurs arrêté dans les territoires sibériens contrôlés par les Blancs, en pleine guerre civile, comme un espion agissant pour le compte des Rouges. Mais, en fait, il ne devait obéir avant tout qu'aux intérêts allemands. Le juge Solokoff et, après lui, Henri Rollin qui reprit sa thèse, voient en Boris Soloviev un agent qui épouse la fille de Raspoutine – disons en service commandé – afin de pouvoir se placer justement près du couple impérial et, cela, avec ou non la pleine conscience de Raspoutine lui-même. La question est difficile à trancher.

Raspoutine encouragea réellement le rapprochement entre sa fille et Soloviev, mais dans quelle mesure connaissait-il lui-même les relations et les activités plus que troubles de Soloviev ? Après la Révolution d'octobre, comme la famille impériale avait déjà été transférée et détenue en Sibérie occidentale, à Tobolsk, Boris Soloviev avait été chargé d'une mission particulière par ses commanditaires : il devait veiller sur la situation de la famille impériale prisonnière, afin de préparer pour ceux qui le dirigeaient la poursuite de leurs plans. Soloviev déploya là ses talents d'agent triple : il chaperonna les tentatives des volontaires Blancs en vue de tenter une possible évasion de la famille impériale tout en bénéficiant de l'oreille complaisante des responsables bolcheviks locaux et, donc, n'obéissant en fait qu'à d'autres donneurs d'ordres liés aux Allemands, sinon des Allemands eux-mêmes. Le rôle de Soloviev et son rapport plus ou moins direct avec le massacre final de la famille impériale, transférée de Tobolsk à Ekaterinenbourg, pourront être étudiés dans un article ultérieur.

Après son action à Tobolsk, Soloviev et son épouse Maria s'installeront dans les régions de Sibérie où était établi le gouvernement contre-révolutionnaire. C'est là qu'il fut arrêté, accusé d'espionnage, et que le juge Sokoloff, bénéficiant d'informations dans son enquête sur sa conduite passée, lui fit subir, ainsi qu'à son épouse, une série d'interrogatoires dans le cadre de ses investigations sur l'assassinat de la famille impériale. Détenus un moment de la sorte par les autorités « Blanches » pendant l'enquête du juge Sokoloff, Boris et Maria seront finalement remis en liberté par un des seigneurs de la guerre de l'Extrême-Orient russe, et ce, à la fureur du juge et à la faveur de la débâcle des armées blanches et de l'anarchie dans laquelle était alors tombée le pouvoir et l'état contre-révolutionnaire dans tout le Grand-Est du pays. Ils parviendront ensuite à s'embarquer à Vladivostok et à rejoindre l'Europe occidentale (l'Allemagne, puis la France). La mission de Soloviev sembla s'être achevée. Il mourra de maladie dans les années vingt. Maria Raspoutine paraît ne jamais avoir même soupçonné véritablement les activités et les buts de son mari.

Raspoutine, même s'il ne fut peut-être pas directement, consciemment, « agent de l'Allemagne », joua en tous les cas un jeu des plus troubles et globalement néfaste. S'il put notamment influencer diversement en faveur du Reich, et ceci jusqu'en plein milieu de la guerre mondiale, il fut aussi un élément de la désagrégation du pouvoir impérial russe, par le scandale même que sa présence soulevait dans toutes les classes de la population. Ceci préparant encore mieux l'élan révolutionnaire. Félix Youssouppoff, pour avoir approché Raspoutine de près, en tire ses conclusions et le présente finalement justement comme s'il agissait selon un plan préétabli, avec certains objectifs et comme s'il se réclamait d'un certain groupe basé à l'étranger.

L'opinion de Félix Youssouppoff sur Raspoutine « *personnification de cette force obscure en laquelle mûrissaient les calamités qui devaient se déchaîner sur la Russie* », reflète précisément sur ce point celle-là même de Papus, rapporté par l'ambassadeur de France, monsieur Paléologue, et que reprendra Philippe Encausse dans ses ouvrages *Papus, sa vie, son œuvre* et *Le Maître Philippe de Lyon* ».

Enfin, citons en conclusion ces lignes écrites par Philippe Encausse, le fils de Papus.

« Le successeur de M. Philippe et de Papus (à la Cour de Russie) ne fut autre que Grégory Efimovitch Raspoutine, ce paysan sibérien illettré dont les Allemands, mieux avisés que les gouvernants français à l'égard de Papus et de M. Philippe, s'empressèrent de faire leur instrument peut-être même à son insu.

« L'Éclair, journal de Montpellier, a publié le 31 octobre 1939, un article signé « Le prisonnier du Castillet » où cet auteur anonyme laisse entendre que Papus, ayant été en étroite relation avec les loges maçonniques allemandes, pourrait très bien avoir préparé la révolution russe pour le compte de l'Allemagne ! Le « prisonnier du Castillet » eût été mieux inspiré en étudiant le cas Raspoutine au lieu de s'occuper de Papus. »

Art et Franc-Maçonnerie

par Florent Vanremortère

Selon le dictionnaire Larousse en trois volumes, l'art est l'ensemble des procédés pour bien faire les choses.

Jusqu'au X^e siècle, l'art signifiait d'abord science, savoir. Au Moyen Âge, c'est même l'ensemble des matières de l'enseignement que l'on enseigne sous l'expression : « les Arts Libéraux ». Dominés par la théologie, ils étaient répartis en trivium : grammaire, rhétorique et dialectique, et en quatrivium : arithmétique, géométrie, astronomie, musique.

Dans l'Italie médiévale, on désignait par arts moyens, majeurs et mineurs les corps de métier groupant à l'intérieur d'une même commune les artisans d'une même spécialité répartis entre travailleurs, maîtres de métiers et dirigeants de l'art (consuls ou recteurs).

Puis, au fil du temps, l'art désigna plutôt les moyens et les méthodes tendant à une certaine fin, d'où la définition plus moderne du début. C'est ainsi que l'on se mit à parler d'art poétique, d'art oratoire, d'art militaire, d'art dramatique, d'art sacré, d'art mécanique et même d'arts ménagers !

Et puis, c'est un jour Émile Bernard, un peintre français originaire de Lille où il est né en 1868, qui évoquera l'art à travers trois opérations :

- voir, opération de l'œil ;
- observer, opération de l'esprit ;
- contempler, opération de l'âme.

Quiconque, selon lui, arrive à cette troisième opération entre dans le domaine de l'art.

Il n'est pas inutile d'ajouter que les chefs d'œuvre de l'art ont une vertu initiatique. Captant le regard et l'attention, fixant la mémoire et le cœur, nourrissant leur légitime appétit d'ordre et d'harmonie, ils enseignent, ils font fenêtre sur l'ultime au-delà du visible.

C'est par là que Michel-Ange a pu parler du « culte du beau »...

Quant à la franc-maçonnerie, on y trouve l'expression « Art Royal » donnée à la maçonnerie au XVIII^e siècle pour désigner la plus totale perfection de la voie initiatique. Elle pourrait aussi être empruntée à l'alchimie médiévale du XIV^e siècle où « l'Ars Magna » était considérée comme la voie la plus exigeante pour arriver au stade final de la transformation. C'est encore le nom donné à la maçonnerie lorsqu'elle est considérée comme une ascèse et un art de vivre. Mais, originellement, elle fait référence à l'art de bâtir des « opératifs ». Elle figure à ce titre dans la partie historique des « Constitutions d'Anderson ».

Les interprétations concernant les origines de la franc-maçonnerie sont par contre nombreuses. Les analyses proposées par Guénon et Wirth en témoignent.

Guénon opère une distinction entre « Art Royal » et « Art sacerdotal ». Selon lui, l'Art royal relève de tout ce que se rapporte aux possibilités de l'état humain dans son intégralité et aboutit à la perfection de cet état. L'Art sacerdotal prendrait l'être humain au point laissé précédemment pour le conduire dans cette perspective vers l'identité suprême où le spirituel prime sur le temporel.

Wirth voit, de son côté, une toute autre influence en donnant la part belle à Salomon, en liant l'expression à l'évocation du goût pour les constructeurs manifesté par les rois depuis le fils de David.

La difficulté de cerner les deux termes du titre choisi : « Art et franc-maçonnerie » n'est pas étonnante étant donnée la difficulté des approches de l'un comme de l'autre, diversité plus ou moins consciente mise en avant que ce soit dans le monde profane ou en maçonnerie même.

Pour en terminer rapidement avec ces approches encore très intellectuelles du sujet, jetons un coup d'œil sur ce que l'on appelle la théurgie (du grec, *théurgia*, de *theos*, Dieu, et d'*ergon*, ouvrage). Il s'agit d'une sorte de magie par laquelle on se met en rapport avec les diversités bienfaisantes. C'est la science du merveilleux. C'est l'art de faire des miracles. C'est l'art de faire descendre Dieu dans l'âme et de créer pour elle un état extatique.

Baudelaire et Théophile Gautier iront plus loin encore en défendant l'art pour l'art. Selon eux, l'art doit être à lui-même sa propre fin cherchant à réaliser la beauté pure sans se préoccuper de morale et d'utilité.

Et la franc-maçonnerie dans tout cela ?

Il paraît nécessaire de faire préalablement un détour rapide mais indispensable par ce que l'on pourrait appeler les « arts magiques ». Qu'il s'agisse de magie noire, de magie blanche, d'alchimie, toutes comportent des formes de rituels sur lesquels on ne peut s'étendre mais qui ont, très souvent, en commun le fait de constituer à la fois un art mais qui sont aussi comme les deux faces d'une même médaille.

En Afrique, on trouve la magie noire dans le pouvoir prêté aux sorciers de jeter le mauvais sort. Autour du vaudou, se sont développées des pratiques déviantes où les prêtres se font envoûteurs, où la magie règne dans ce qu'on appelle « l'expédition ». Elle consiste à lancer l'esprit d'un défunt contre une victime qui ne tarde pas à dépérir.

À l'inverse, l'alchimie est considérée comme « art divin de faire l'or et l'argent ».

Quant à la magie de l'ère pharaonique, elle décrit l'homme comme une parcelle venant du cosmos, le « Kah » séjournant sur terre et rejoignant à la mort terrestre, par cette parcelle, le cosmos dont il est issu.

Par contre, le retour au sacré aujourd'hui s'effectue parfois par des formes archaïques de religiosité témoignant d'une permanence de l'étrange, de peurs toujours actives qui mènent tout droit à une magie pouvant se transformer en une dégradation du sacré.

Disons tout de suite que l'on ne saurait confondre la franc-maçonnerie, curieuse, il est vrai, d'une tradition alchimiste qui fit aussi rêver les surréalistes, avec des mouvements au syncrétisme douteux prenant appui sur une numérologie de bazar ou sur les divagations de certains kabbalistes contemporains toujours à la recherche du mot sacré.

À l'opposé, l'art des nombres et leur interprétation offre de merveilleuses évocations symboliques dans la musique, l'architecture,

par exemple. Ils expriment souvent non seulement des quantités mais des idées et des forces.

Le nombre d'or ou proportion dorée a fait l'objet de savantes études. Il établit un jeu de rapports tel que la plus petite partie d'une ligne est dans le même rapport à la plus grande que la plus grande au tout. L'équivalent approximatif du nombre d'or est le rapport de 3 à 5. C'est celui d'un dynamisme équilibré qu'il symbolise et qui se fait sentir jusque dans l'immortalité statique des œuvres plastiques. Le nombre 5 tire son symbolisme de ce qu'il est, d'une part, la somme du premier nombre pair et du premier nombre impair (2+3), d'autre part, le milieu des neuf premiers nombres. Il est signe d'union, *nombre nuptial*, disent les pythagoriciens. Il est aussi le nombre du centre et de l'harmonie, de l'équilibre, de l'ordre et de la perfection.

Quant à « l'art et les artistes francs-maçons », certains furent illustres, d'autres le furent moins. Mais les principales disciplines artistiques ont eu une inspiration maçonnique. Est-ce le pouvoir universel de l'art, au-delà des langages, par l'image, par le son ?

En tout cas, Platon disait déjà dans son ouvrage *Le politique* : « *Si les arts venaient à disparaître, l'existence déjà si difficile maintenant deviendrait absolument impossible à vivre* ».

Les plus illustres musiciens francs-maçons ne furent pas pour autant des compositeurs d'œuvres maçonniques très nombreuses. Liszt n'aurait laissé qu'une œuvre (sur un poème de Kauffmann) ; un chœur d'hommes avec solo de basse et accompagnement de piano. Mais, il a par contre offert de nombreux concerts de bienfaisance. Même Mozart, auquel on a prêté une œuvre explicitement maçonnique, n'y a pas toujours inscrit, contrairement à ce que l'on a pu dire, les tonalités dites maçonniques et un peu mythiques organisées autour du nombre 3.

Joseph Haydn sera l'un des plus célèbres musiciens de son époque à entrer en maçonnerie. Mais, s'il est initié le 11 février 1785 à Vienne dans la loge « La Vraie Concorde », il n'aurait jamais rejoint les colonnes de celle-ci après son initiation et son parcours maçonnique n'a jamais pu être assuré. Par contre, il fut l'un des plus prestigieux compositeurs de musique à destination d'une loge : au total, 9 symphonies commandées par une loge parisienne « L'Olympique ».

À l'inverse, un artiste peu connu Henry-Joseph Taslein, à la fois compositeur, pianiste, facteur d'instruments et éditeur de musique, va, au milieu du XIX^e siècle, composer au total 22 pièces maçonniques, essentiellement des cantates pour certaines occasions (qu'il qualifiera lui-même « *de peu de mérite sous le rapport de la composition* »).

C'est sans doute pour cela que la colonne d'harmonie est composée originellement de deux clarinettes, deux bassons, deux cors et un timbalier avec des fortunes diverses dans les loges. Sans être tombée en désuétude, la colonne d'harmonie a aujourd'hui une présence moins marquée.

Ouvrons une courte parenthèse sur l'orgue qui n'appartient pas à la colonne d'harmonie traditionnelle : il émerge pourtant véritablement en France dans les années 1840-1850. Alfred Lefèvre-Wely (1817-1870), représentant le plus important de l'école française d'orgue à la fin de la Restauration et sous le Second Empire, fils de franc-maçon, est signalé sur les tableaux de la loge « Rose étoilée régénérée » entre 1839 et 1843.

L'orgue reste perçu comme l'instrument de la solennité par excellence. Sibélius en fera encore usage pour sa loge dans son Opus 113.

On n'oubliera pas non plus que si, comme l'a dit Beethoven : « *Ce que l'esprit reçoit de la musique par les sons est une révélation spirituelle incarnée* », celle-là ne doit pas, néanmoins, envahir la tenue maçonnique mais rester discrète tout en accompagnant heureusement certains temps forts.

À titre beaucoup plus anecdotique et historique, on signalera la présence des chansonniers du XIX^e siècle dans les loges, phénomène peu connu en marge de l'histoire de la musique maçonnique. Des sociétés chantantes comme « Le Caveau » auraient entretenu par des chansonniers populaires comme Béranger un intérêt grandissant de la franc-maçonnerie pour le peuple et sa condition.

Quant aux artistes lyriques, leur présence dans les loges a été particulièrement marquée au XVIII^e siècle et dans les premières décennies du XIX^e siècle. L'engouement pour l'art lyrique trouve ainsi un écho dans les loges.

On n'aurait garde d'oublier les chants maçonniques que l'on ne connaît plus guère en France. Ils remplissent les pages d'un recueil des chansons des francs-maçons publié à La Haye en 1766 sous le titre *La lyre maçonne*.

Anciennement, un cantique était chanté à l'ouverture de la loge. Cette pratique existe encore dans certaines loges aux États-Unis. En voici une strophe de l'un d'entre eux, intitulé « Le Temple du maçon » :

« Chantons sur l'air de O Filii
 « Le Maître nous rassemble ici
 « Pour un travail qui nous plaira
 « Alleluia. »

Voici ce qu'on chanta, entre autres couplets, le 7 janvier 1778 aux agapes qui suivirent l'initiation de Voltaire dans la loge « Les neuf sœurs » :

« Dans nos temples, tout est symbole.
 « Tous les préjugés sont vaincus.
 « La maçonnerie est l'école
 « De la décence et de la vertu.
 « Ici, nous domptons la faiblesse
 « Qui dégrade l'humanité.
 « Et le flambeau de la Sagesse
 « Nous conduit à la volupté. »

Et, enfin, voici le premier et le dernier couplet d'un chant intitulé « Chanson des Apprentis » ou chanson d'union qui évoque les santés que se portent les frères :

« Frère et Compagnons
 « De la Maçonnerie,
 « Sans chagrin, jouissons
 « Des plaisirs de la vie.
 « Munis d'un rouge bord,
 « Que par trois fois un signal de nos verres
 « Soit une preuve que d'accord
 « Nous buvons à nos frères. »

Quant au dernier couplet, il est bien à sa place, après avoir porté de nombreuses santés :

- « Joignons-nous, main et main.
- « Tenons-nous ferme ensemble.
- « Rendons grâce au destin,
- « Au nœud qui nous rassemble.
- « Et soyons assurés
- « Qu'il ne se boit sur les deux hémisphères
- « Point de plus illustres santés
- « Que celles de nos frères. »

et il y a un « bis » pour les deux derniers vers.

On n'aura garde de rappeler l'existence de la loge « Les neuf sœurs » en référence aux neuf muses. Ce fut l'une des plus brillantes de l'Ancien Régime. Dans l'esprit de ses fondateurs, il s'agissait de créer une loge spécialement destinée à la culture des sciences, des arts et des belles-lettres. Effectivement, de nombreux peintres, graveurs, sculpteurs de l'époque y appartenaient, tout comme Pilâtre de Rozier, le docteur Guillotin ou le naturaliste Lacepède.

Plus largement, le dessin, la peinture, la sculpture, la gravure ont eu des représentants éminents en maçonnerie. De Bartholdi à Greuze, de Prud'hon à Horace Vernet, les artistes ont toujours été bien représentés dans les loges françaises et c'est encore vrai, semble-t-il, de nos jours.

Y a-t-il à cela une raison précise ? Peut-être, mais cette explication n'engage que l'auteur de cet article. Peut-être, peut-on la rechercher dans cette quête de l'absolu qui habite l'artiste véritable et dans le fait que la réception en loge lui ouvre une porte sur un chemin certes étroit et sans fin qui peut soutenir et même justifier à ses propres yeux la recherche de l'inaccessible perfection.

On peut évoquer à cet égard les décors, dans leur globalité, d'une loge maçonnique, qu'il s'agisse des outils, des lumières, des décors des officiers, des éléments muraux et autres, un certain graphisme, des volumes appropriés et leur esthétique, la place de chacun de ceux-ci dont le déplacement obéit à un symbolisme des formes.

Ceci fait penser à la « Gestalt théorie » (*Gestalt* venant de l'allemand *forme*), cette théorie psychologique et philosophique dont l'objectif est de refuser la division des phénomènes psychologiques (et même physiques) en éléments distincts pour les considérer comme indissociables appelés « formes », tels que la modification de l'ensemble du phénomène. En somme, le *gestaltisme* désigne un ensemble dont toutes les parties sont intégrées dans la formation d'un tout. Quelle belle définition de la maçonnerie éternelle !

Quant à l'art littéraire en maçonnerie, il faut distinguer au moins trois domaines : celui des travaux maçonniques eux-mêmes qui peuvent comporter de véritables petits chefs d'œuvre et qui sont rarement reproduits même à usage interne jusqu'à l'immense collection d'ouvrages écrits par des maçons ou des non-maçons en passant par des revues obédientielles plus ou moins épisodiques qui contiennent de fort belles pages y compris des œuvres poétiques de qualité.

Voici, par exemple, un court passage fort bien tourné d'un article paru dans un bulletin de la Grande Loge Traditionnelle et Symbolique Opéra « Epistolae » d'avril 1991. Ce sont les mots... et le printemps qui ont inspiré son auteur sous le titre « Libres propos » et qu'il conclue ainsi :

« Oui, les mots évoluent et leur sens et l'usage qu'on en fait. Les mots sont les outils des maçons. Il serait tellement regrettable qu'ils débordent la maison, qu'ils s'échappent de nos loges en oubliant cette fraternité qui les a enrobés d'amour, qu'ils deviennent tranchants et acérés sitôt franchis le seuil de la vie quotidienne. »

« Bon ! Tout ceci n'est que des mots... et nous voici au printemps. Tant que les premiers soleils permettront à l'oiseau de chanter, tant que la vie éclaircira le ciel pour laisser transpercer le rayon de l'espoir, tant que nous conserverons le sens de l'humour qui rallie les excès de langage et que notre bon sens adoucira l'aigu des cruautés gratuites, le printemps restera le temps des sages controverses, des travaux fructueux et des joies de l'amitié fraternelle réchauffés au feu pétillant de l'esprit ! »

Plus intéressant peut-être est de savoir en quoi de grands écrivains ont pu être influencés par la franc-maçonnerie ou par ses aspects les plus mystiques sans que cela transparaisse forcément dans leur œuvre.

François-René de Chateaubriand aurait ainsi été influencé par le martinisme au XIX^e siècle. Lamartine, dont le père, officier de carrière, aurait été initié dans une loge militaire alors qu'il servait en Bretagne, occupe néanmoins une place originale dans les relations entre un grand poète et la franc-maçonnerie. Il déclarera officiellement et à deux reprises, alors qu'il était en charge des affaires de l'état, une position favorable à la franc-maçonnerie. Celle-ci le lui rendra bien en suscitant un projet de statue du poète dans sa ville natale, Mâcon.

Au terme de ces quelques pages, il paraît nécessaire de rechercher le lien véritable entre l'art et la franc-maçonnerie. On peut, peut-être, le trouver sous la forme d'un pont, d'un point de passage qui serait illustré par une phrase de Heidegger : « *Le Beau est la vêtue du Juste* ».

Notre époque est marquée sans doute plus que par le passé par un désarroi spirituel et moral profond. Il suscite un climat de recherche, inquiète de sens à donner à la vie terrestre et au mystère qui lui succède. Il s'exprime sous les formes les plus diverses, depuis le refuge dans l'extrémisme religieux en passant par une littérature « bon marché » sur les techniques du bonheur pour se terminer parfois tragiquement sous l'influence de sectes manipulatrices.

Alors, la réception en loge, en ouvrant la porte de l'initiation, fait passer le jeune maçon dans une seconde vie où plus rien n'est et ne sera jamais plus tout à fait comme avant. Elle lui offre « Re-naissance », « Re-construction », « Re-création », par la pratique de l'Art Royal.

Christine Tournier a lu pour vous :

Points de Vue Initiatiques Revue de la Grande Loge de France

Mon intérêt pour cette remarquable revue ne faiblit pas. En effet, ses deux derniers numéros trimestriels* sont consacrés aux « langages » de l'initiation.

Le premier se concentre sur le corps et les gestes, le second sur la parole.

Les articles sont clairs, concis, documentés, bien illustrés et pédagogiques, tout en transmettant l'essence même de la rituelle maçonnique. Cependant, s'ils s'attardent essentiellement sur la symbolique de nos Loges, ils ne s'y cantonnent pas et ouvrent l'étude au fait initiatique en général.

L'accent est mis sur l'importance de la marche, de la posture, de la mise à l'ordre, des gestes, qui ont tous une signification précise et participent du sens dans le Rituel, toujours porteur d'une dimension supra humaine, partagée par tous les Membres réunis ensemble dans le Temple. La parole s'y adjoint, bien sûr, mais, à l'encontre du bavardage, elle est signifié et signifiant, inscrivant le participant dans le cadre d'une discipline commune volontairement acceptée. Cette parole est entendue comme support au partage, non seulement intellectuel mais spirituel, véhiculant une transmission qui le dépasse, exaltant les mots qui ne sont que le support d'une tradition et le véhicule de la sacralisation du profane.

Voici quelques titres au hasard (?) :

- Apprendre par corps – La main pense...,
- Marche et spiritualité,
- Cybernétique, éraction, connaissance et démarche initiatique,
- De Babel, le Babil,
- Epeler, ou les limites de la connaissance...

Ce choix est peut-être aléatoire mais il permet de vous donner une envie irrésistible de vous abonner à cette belle revue.

De plus, chaque numéro consacre quelques pages à des poèmes, ou une histoire, une réflexion, une bibliographie, des recensions, etc., ajoutant à la richesse de l'ensemble.

Maçon ou non Maçon, le cherchant, quel que soit le chemin qu'il suit, peut s'enrichir constamment à la lecture de ces pages.

* n° 178 de décembre 2015

* n° 179 de mars 2016

L'abonnement annuel pour 4 numéros est de 20 € (16 € par prélèvement automatique), et pour 2 ans de 33 €.

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

